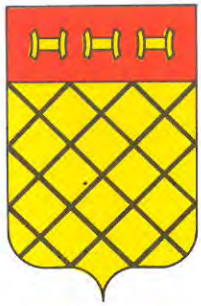


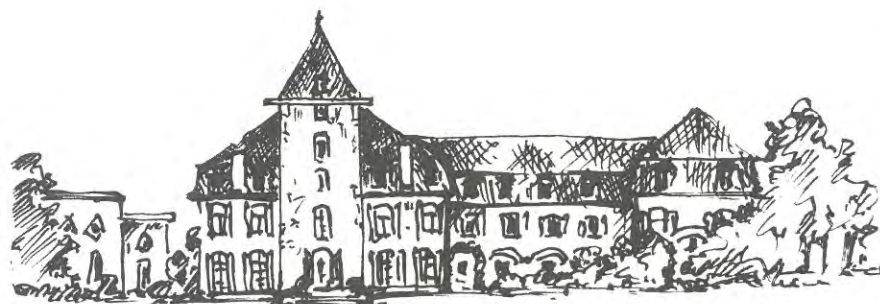
ANDOOY - WIERDE



Numéro 10
FEVRIER 1992



VIES PASSIONNEES
VIES PASSIONNANTES



SOMMAIRE

EDITORIAL

IL ETAIT UNE FOIS...

La vie passionnée de Ferdinande Raymond

Premier épisode: des origines de la famille à 1791. La vie d' une châtelaine animée par toutes les passions: l' argent, l' amour, la haine, le jeu.

Un soldat allemand tué à la Perche

Un autre souvenir de 1940.

Le tableau d' Eugène Lizée

Etrange pègrination d' une oeuvre d' art locale.

DES GENS DE CHEZ NOUS

Joseph Oger, un héros dans la résistance, un héros dans la vie ordinaire

Portrait d' une fermière: Lucie Peeters

NOTRE VILLAGE

Le Tronquoy et sa cuvée

Pour mieux connaître "notre" ruisseau.

Arbres repères et lieux-dits arborés

Une belle promenade, très documentée, très intéressante.

Ponce Pilate et les sorcières

Pourquoi diable une rue s' appelle-t-elle Barabbas?

Visite surprise d' automne: le morio

Un autre très beau papillon.

CE QUI SE PASSE

Un trophée pour le F.C. Andoy-Wierde Des clowns pour la Saint Nicolas

Cette revue est éditée trois fois l'an par l'ASBL le Crespon. Les articles présentés traitent les différents thèmes intéressant notre communauté, tant dans le domaine des sciences naturelles (botanique, zoologie, géologie, géographie,...) que des sciences humaines (histoire, folklore et traditions, archéologie, sociologie, onomastique,...). La revue est illustrée de dessins et de photos en noir et blanc. Vous pouvez vous y abonner en vous adressant à Marcel Bertrand.(tél. 400292). L'abonnement annuel (3 numéros) coûte 150 francs que vous pouvez verser avec votre bon de commande au compte 001-2035555-86 de l'ASBL, rue du Perseau, 15 à 5100 Wierde. Par ailleurs, si vous souhaitez soutenir notre action, vous pouvez également devenir membre de l'association. Les colonnes du "Crespon" sont ouvertes à tous. Si cela vous intéresse, vous pouvez contacter l'un des membres du comité de rédaction: Marcel Bertrand, José Bette, Jacqueline Blondiaux, Géo Donnet ou Baudouin Moreaux. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs et les textes, photos et dessins qui y figurent restent leurs propriétés (loi du 22 mars 1886).
Editeur responsable: Géo Donnet - rue du Vieux Fermier à 5100 Wierde.



Ceux qui possèdent des documents comme celui-ci devraient nous les confier quelques jours pour en assurer la reproduction, la parution et la conservation.

Merci beaucoup d' avance.

EDITORIAL

Des gamins qui auront vingt ans en 1940.

Des gamins, dont les parents sortent à peine d' une guerre atroce, qui vont entrer dans une guerre épouvantable, au plus beau de leur âge.

C' est l'école de 1930 de Monsieur Defleur.

Pour ne pas oublier trop vite, car comme les fleurs les souvenirs se fanent, nous vous offrons le portrait d' un homme qui a vécu cette période en héros.

Je crois que Joseph Oger est un symbole et qu' il est bon de méditer sur des vies comme la sienne. Il en est d' autres, prisonniers, résistants ou simplement victimes d' une barbarie incompréhensible! Il est stupéfiant que certains aujourd' hui pensent en reprendre les sinistres méthodes.

L' histoire donne beaucoup de leçons mais les élèves sont peu attentifs.

Géo Donnet.

LE TABLEAU D'EUGENE LIZEE

A Andoy, la famille Lizée, aujourd'hui disparue, a toujours joui de la considération générale. Commerçant en grains et en charbon, représentant en alcool, cabaretier et petit fermier, Léopold se faisait un devoir de procurer la farine aux gens réduits à l'inaction par les hivers rigoureux que l'on connaissait alors. La facture se réglait dans la mesure des moyens dont on disposait, le beau temps revenu et le travail repris.

Léopold se maria aux environs de 1908 avec Rosa Tasiaux, la fille cadette de quatorze enfants. De leur union, naquit une fille, Delphine, qui fut emportée à l'âge de huit ans, en 1918, lors d'une épidémie de méningite. Delphine se promenait dans le village accompagnée de son jeune sanglier apprivoisé. Bien que gentil, il fallut quand même se résoudre à le tuer, il devenait trop grand. Sa hure était naturalisée et ornait le hall d'entrée de la maison, aujourd'hui le magasin EPECE, près de l'église d'Andoy. Après la guerre de 1914, un petit garçon vint remplacer la petite soeur disparue, et mettre un baume sur le chagrin de ses parents. Il fit sa communion en 1931, mais peu de temps après, il dut s'aliter. L'hiver se passa et le mal ne fit qu'empirer. Eugène mourut à l'âge de douze ans le 12 mars 1932. Son père ne supporta pas longtemps sa peine et décéda deux ans après son fils. Pendant leur vie, Madame Lizée avait pris soin de faire peindre ses enfants presque en grandeur nature. Ces deux tableaux ornaient le salon et étaient vraiment bien réussis.

Lorsque Madame Lizée disparut à son tour, en 1966, ces tableaux furent dispersés parmi ses neveux et nièces, la famille étant éteinte dans la région. Aussi est-ce avec grande surprise que j'accueillis, voici peu, vingt-cinq ans après, trois Hollandais qui cherchaient des renseignements au sujet du tableau d'Eugène peint par un certain Thibaut. Je dus raconter l'histoire de la famille Lizée, leur montrer la maison, visiter le cimetière et évoquer la vie de mon ami

Eugène. Ils avaient acquis ce tableau dans une salle de vente d'Amsterdam. Quelles pérégrinations a donc bien pu accomplir ce tableau pour aboutir à Roermond aux Pays-Bas. Etrange destin que ces choses inanimées, ballotées au gré des vicissitudes des hommes.

Marcel BERTRAND



Marcel Bertrand et Eugène Lizée (à droite).



Le tableau (photo gentiment envoyée par son propriétaire actuel).



*Un homme! Un vrai.
Noble, courageux, fidèle.
Enthousiaste et bon.
Exigeant mais jovial.
D'une droiture ignorant toute compromission.
Animé seulement par un sens aigu du Devoir
et du Bien, méprisant l'Argent et l'Ambition.*

JOSEPH OGER,

**UN HEROS(*) DANS LA RESISTANCE,
UN HEROS(**) DANS LA VIE ORDINAIRE**

Je ne parle pas d'un saint, ni d'un héros du moyen âge, mais d'un homme de notre temps et de notre village. Un homme qui a consacré sa vie, avec passion, à des valeurs dont la cotation est en baisse à la bourse du temps présent: la conscience professionnelle, la fidélité, l'honnêteté, l'amitié, l'amour, la Patrie, la foi, ... Ces mots un peu grandiloquents, il en faisait tous les jours une réalité simple, joyeuse, quasi naturelle. Et pour cela, c'est un homme-phare, un de ces êtres exceptionnels qui montrent le chemin. Sa carrière militaire a été décrite dans

le discours du Général-Major Legrain, à l'occasion de ses funérailles, le 3 octobre 1968. Voici ce texte où vous découvrirez que le Général Legrain était, pendant la guerre, le chef du groupe de sabotage "MARCHAL" de l'Armée Secrète, dont faisait partie Joseph Oger.

(*) Héros: celui qui se distingue par ses exploits ou un courage extraordinaire dans le domaine des armes.

(**) Héros: tout homme digne de l'estime publique, de la gloire, par sa force de caractère, son dévouement total à une cause (Petit Robert).

SOUS-OFFICIER AU 4ème GENIE.

" Les deux tiers de la vie de Joseph Oger se sont passés sous l' uniforme militaire. Sa carrière a duré en effet 37 ans.

Elle débute en 1927, alors qu'il n' est âgé que de 14 ans, par son entrée à l'école des Pupilles de l' Armée.

Le 25 septembre 1929, il est versé au 4ème Régiment du Génie, caserné à Namur et à Jambes. Il y reste exactement dix ans et y conquiert le grade de caporal en décembre 1929, puis de sergent en juin 1937.

C' est à mon arrivée à ce même régiment, en 1934, que je fais sa connaissance et je suis immédiatement émerveillé de découvrir en lui tout un éventail de vertus militaires et humaines et surtout une droiture exemplaire qui lui gagnent la sympathie générale: estime de ses chefs, affection de ses égaux, respect et attachement de ses soldats. D' une discipline personnelle à toute épreuve, il exige de ses hommes une discipline entière mais à une grande fermeté il sait joindre une grande bonté et un grand dévouement.

D' ores et déjà, le sergent Oger d'avant-guerre possède une forte personnalité et de l' ascendant. Les espoirs qu' éveille ainsi son service du temps de paix, il va les réaliser pleinement et les dépasser par son service de guerre.

La campagne des 18 jours le trouve à la compagnie du Génie de la 1ère Division des Chasseurs Ardennais.

Le 28 mai, il est fait prisonnier et le 10 juin 1940, il est libéré, emportant précieusement la copie des notes de personnalité établies la veille par ses chefs, et où je lis: "conduite parfaite, manière de servir parfaite. Sous-officier d' une haute conscience professionnelle. Au cours des hostilités, a donné à tous le plus bel exemple de courage et de dévouement, notamment le 24 mai 1940 lors de la destruction à Alost du pont sur la route de Bruxelles et le 26 mai

lors d' une mission de récupération d'explosifs, sur la Lys, malgré la présence signalée de l' ennemi."

Ces actions lui valurent d' être cité à l'Ordre du Jour du Régiment.

Mais c' est dans la lutte clandestine qu' il va donner toute sa mesure."

DANS L' ARMEE SECRETE.

" Dès juillet 1940, j' eus la chance exceptionnelle de le rencontrer incidemment, lors d' un passage par Namur, en compagnie de son ami intime, le sergent Albert Marchal, lui aussi un de mes anciens du 4ème Génie. Je ne les avais plus vus depuis mon départ du Régiment en 1938, mais j' avais conservé de tous deux le meilleur des souvenirs.

Et je les retrouvais dans des circonstances dramatiques: à ce moment, les succès des Allemands étaient foudroyants et les capitulations succédaient aux capitulations. La population était consternée. Les militaires ayant échappé à la captivité étaient perplexes et s' interrogeaient sur leur devoir: les avis étaient d' ailleurs fort variés et parfois nettement contradictoires.

A mon grand étonnement et cinq minutes à peine après avoir échangé nos premières impressions, le sergent Oger, alors âgé de 26 ans, et le sergent Marchal, âgé de 23 ans, me posèrent froidement et à brûle-pourpoint la question suivante: " L' Armée belge a capitulé, mais vous, mon lieutenant, avez-vous capitulé?"

Sans attendre ma réponse, ils continuèrent en scandant énergiquement leurs paroles: " Nous, nous avons décidé de continuer la lutte. Mon lieutenant, commandez et nous obéirons."

Ce fut pour moi, je l' avoue, un véritable coup de fouet.

Galvanisé par la générosité et le courage de ces deux fiers sergents de mon ancien

régiment, j' acceptai leur offre et nous jurâmes tous trois de continuer la lutte en apportant aux alliés toute l' aide possible.

Et c' est ainsi que naquit, en juillet 1940, notre groupe "MARCHAL" en souvenir de notre cher cofondateur, le plus jeune de nous trois, fusillé par la Gestapo au Tir national de Bruxelles, le 20 octobre 1943.



Albert Marchal.

Et les 70 membres survivants de mon cher groupe de sabotage seront sûrement d' accord pour reconnaître qu'avec Albert Marchal, Joseph Oger fut, sans conteste, la figure la plus remarquable et le membre le plus méritant du groupe.

Durant plus de quatre longues années,

de juillet 1940 à la libération de septembre 1944, Joseph Oger vécut l'activité clandestine sous tous ses aspects, soit au sein de notre groupe, soit en dehors de celui-ci car les missions que je lui confiais et les risques que ces missions comportaient ne parvenaient jamais à combler son ardeur patriotique et son besoin passionné d' action: renseignements, recrutement, distribution de journaux et de tracts, aide aux juifs, aux réfractaires, aux aviateurs alliés, aux prisonniers de guerre évadés, fourniture de faux papiers, participation à l' organisation de conférences clandestines pour officiers, transports d' armes et d' explosifs, sabotages, destructions et coups de main divers, combats de la libération de Namur, actions de nettoyage, et j' en oublie.

Durant 4 ans, il risqua sa vie sans arrêt en sacrifiant sa santé, son bien-être matériel et sa vie familiale.

Il fut recherché activement par la Gestapo sous le pseudonyme de "Gaspard" et sa tête fut mise à prix.

Rien que durant les mois de juin, juillet et août 1944, correspondant au débarquement des alliés en Normandie et aux combats en France, il participa à 34 missions périlleuses dont 15 dirigées par lui-même. Il y fit preuve d' un courage, d' un esprit de décision et d' une endurance extraordinaires. On ne tarirait pas à raconter des anecdotes à son sujet, datant de cette période exaltante, et qui témoignent de sa personnalité hors ligne.

Le 29 août 1944, je fus arrêté par la Gestapo et emprisonné avec le commandant en second de mon groupe et trois de mes hommes. Loin d' être découragé et de céder à la panique, Joseph Oger s' employa immédiatement à réorganiser le groupe décapité et dispersé par le malheureux coup de filet. Il décida même de redoubler d' activité pour donner le change à l' ennemi, dans l' espoir d' écarter ainsi

les accusations qui pesaient sur les cinq prisonniers.

Quelques jours plus tard, il me remplaça à une réunion du Comité de Libération de la ville de Namur, tenue le dimanche 3 septembre 1944 sous la présidence de M. Joseph Gillet, secrétaire de la ville et grand Résistant. On y discuta fiévreusement des moyens à employer pour empêcher les Allemands de détruire les ponts de Namur lors de leur repli.

Tous estimaient, et avec raison, cette antidestruction impossible avec les moyens dont on disposait. Alors, Joseph Oger demanda la parole, se leva et, dans le silence général, déclara solennellement:

"Moi, je veux bien offrir ma vie pour que le pont de Salzinnes ne saute pas, et j' ai sept hommes qui ont accepté de me suivre."

M. Gillet empêcha d' autorité et à juste titre ce généreux mais inutile sacrifice. N' empêche que ce trait admirable révèle à lui seul la puissante personnalité de notre héros.

Ces 4 années d' héroïsme valurent au sergent Oger de nombreuses distinctions honorifiques et des citations amplement méritées. Je n' en citerai que trois:

La première: une citation individuelle à l' ordre du jour des Armées Alliées, signée personnellement par le général Eisenhower;

La deuxième: la Croix de Chevalier de l' ordre de Léopold II avec palmes avec attribution de la Croix de guerre avec palme, avec la citation suivante: " Sous-Lieutenant A.R.A. Se consacra sans réserve, au sein d' un Service de Renseignements et d' Action, à une lutte opiniâtre contre l' ennemi et réalisa à l' entière satisfaction de ses chefs les missions difficiles dont il fut chargé. Fit preuve, en toutes circonstances, de belles qualités de courage et de ténacité."

La troisième: la Croix de Chevalier de l' ordre de la Couronne avec palme et

attribution d' une seconde palme sur le ruban de la croix de guerre, avec la citation suivante: " Membre de l' Armée Secrète, résistant de la première heure. Participe de juin 1944 à la Libération à de très nombreux sabotages de voies ferrées et à des transports d' explosifs dans des conditions particulièrement périlleuses."

OFFICIER, APRES LA GUERRE.

" Après la libération et les opérations de nettoyage, le sergent Oger reprit du service, en décembre 1944, dans les rangs des unités belges reconstituées en hâte. Il fut affecté au 1er Bataillon du Génie. Il y fut commissionné Sous-Lieutenant auxiliaire pour actions d' éclat, à la date du 20 mars 1945. Il y conquiert ensuite, par un travail acharné, les grades de sous-lieutenant de complément, de lieutenant et de capitaine.

Sa manière de servir dans la paix retrouvée fut à l' image de sa merveilleuse conduite de guerre. L' ordre du jour exceptionnel qui fut publié le 15 décembre 1958 au 1er bataillon du génie le prouve à suffisance. Je vous en lis un extrait:

" Le capitaine Oger quitte le bataillon à la date du 15 décembre 1958, après avoir servi fidèlement durant 14 ans.

Titulaire des plus belles citations et porteur de hautes distinctions honorifiques acquises par sa bravoure et son courage pendant la guerre 40-45, il a continué en temps de paix à montrer chaque jour à ses camarades l' exemple du dévouement total au métier d' officier. Dynamique, travailleur opiniâtre et consciencieux, il a rempli avec un égal bonheur les multiples fonctions successives qui lui ont été confiées.

Au moment de son départ, je le félicite et je le remercie de tout coeur de l' oeuvre magnifique qu' il a accomplie



Le premier agenouillé, à gauche, est le lieutenant Legrain. A côté de lui, au second plan, assis, Joseph Oger.

au 1er Génie et je le cite en exemple à tous mes officiers et tous mes sous-officiers;"

Le capitaine Oger passa alors à l'Ecole du Génie, y accéda au grade de capitaine-commandant en 1962 et y termina sa carrière militaire le 1er octobre 1964, à l'entière satisfaction de ses chefs."

Général Major Charles Legrain.

LE SANG-FROID DE 2 SABOTEURS

Emile Kirsh, un des compagnons de Joseph Oger dans le groupe "MARCHAL" raconte avec beaucoup d'humour une des nombreuses aventures qu'il a vécues avec lui:

"C'était, comme aurait dit Winston Churchill, le début du commencement de la fin. Mais voilà, ce n'était pas encore la fin.

Depuis des mois, voir passer un train nous donnait les idées les plus saugrenues. Examiner comme de petits curieux la boîte à fumée d'une locomotive et, comble de mauvais goût, y placer une petite charge de "plastic" était évidemment désastreux pour les tuyauteries. Faire sauter un pont-rails nous remplissait d'aise à l'égal de méchants garçons tirant à la catapulte dans un réverbère. Ces faits vous montrent bien que nous étions, ainsi que le disaient certains, "des éléments irresponsables".

J'avais, en ce temps, un excellent ami qui avait nom Joseph. Apparemment, il était doux et de bonne éducation. Et pourtant, il se transformait parfois en un être d'apocalypse, aimant le bruit et la dévastation.

Il savait être d'une rare indiscretion. C'est ainsi qu'il entra un jour dans une caserne allemande et, sans rien avoir demandé à personne, il se mit à parcourir les couloirs, ouvrir une porte

par-ci, une autre par-là et ce sans même frapper. Chaque fois, il referma la porte sans même un mot d'excuse. A la septième porte, personne dans la chambrée. Il s'empara d'un nouveau modèle de masque à gaz. Je ne sais ce que vous en pensez, mais j'estime qu'il y a là une rare constance dans l'indélicatesse.

Vous raconter tout ce qui le concerne nous entraînerait très loin. Je voudrais cependant vous raconter une autre anecdote à son sujet.

Juillet 1944. En France se livraient de durs combats. Chez nous, les bombardements aériens, les sabotages, la veulerie, tout suivait son cours dans la lassitude des mornes jours de guerre. Un matin, Joseph arriva. Il avait dans le regard un je ne sais quoi d'heureux qui, chez lui, présageait toujours un coup de main. Il s'agissait cette fois de faire dérailler un train de 50 tanks d'essence. Comme ce sabotage devait se faire en courbe et en descente, tout promettait un joli gâchis. Le passage du convoi était signalé pour 15 heures 50. Nous avions donc tout le temps de nous préparer.

Au début de l'après-midi, nous partîmes tous deux sur nos vélos poussifs. Sur les porte-bagages se trouvaient deux petits colis d'allure inoffensive: quelques kilos de "plastic" qui auraient pu nous propulser au loin, nous atomisant avant le temps. A vrai dire nous n'y songions guère et la rencontre fortuite de ces messieurs en gris était, à nos yeux, infiniment plus redoutable.

Nous étions arrivés à pied d'oeuvre. Le site était des plus poétiques, l'air était très doux, les oiseaux chantaient, mais comme nous n'étions pas "sous-préfets", nous n'avions pas le loisir de profiter de la quiétude des lieux, ni surtout de nous endormir.

Mon Joseph commença tout d'abord par enlever les plaques d'immatriculation des vélos, retira des

fontes matériel et vêtements, puis les vélos disparurent sous un tas de fougères.

Joseph, déjà transformé en un parfait machiniste, s'occupe déjà à couper des morceaux de cordeau détonant. Moi-même, le chef couvert d'un képi huileux à souhait, j'essaie de m'introduire dans ma salopette, laquelle fait de son mieux pour me résister. Une jambe s'accroche à des ronces, une manche s'insinue dans la ceinture, bref les milles et une niches que peut vous jouer un vêtement récalcitrant. Enfin, elle est à moitié mise ...

"Hände hoch, schnell!" . L'ordre a claqué, nous surprenant dans le calme sous-bois.

Joseph lache son cordeau détonant en même temps qu'un petit juron discret, ô très discret, mais combien senti. Il lève les mains.

Quant à moi, que vouliez-vous que je fisse. Je me trouvais, à cause de cette satanée combinaison, dans la situation d'un lapin à moitié dépiauté. Croyez-vous que le pauvre animal pourrait encore courir un marathon? ... Nous étions refaits comme des rats.

Heureusement, on réfléchit vite en pareille circonstance. Je mettais ma salopette, je le sais. Joseph également le sait. Mais les deux bonshommes qui s'approchent de nous en vociférant le savent-ils? Probablement non. Alors il y a peut-être un moyen d'en sortir: faire l'idiot et tourner la tragédie en farce.

Joseph tient toujours en main son canif et, laissant tomber son cordeau détonant, il a très rapidement coupé une baguette.

Pour mon compte, honni soit qui mal y pense, je déboutonne à toute allure mon pantalon. Je lève une main en l'air et, de l'autre, je retiens le plus pacifiquement du monde cette combinaison qui, pas plus qu'avant ne veut me revêtir, et tente cette fois d'entraîner mon pantalon.

Les deux Allemands s'avancent

toujours. Bientôt, nous sentons le contact de deux mausers. Et ma foi, c'est peu sympathique. Avec ces engins là, on ne sait jamais si le bonhomme qui est du bon côté a suivi avec fruit les cours de maniement d'arme.

Le dialogue s'engage. "Que faites-vous ici?" Et c'est Joseph qui répond d'un air profondément convaincu: "Tuteur ... für Tomaten".

Quant à moi, vous me direz que mon attitude apparente ainsi que la solitude de ce petit bois me dispensaient de toute explication au sujet de mes intentions immédiates. Je les leur expliquai néanmoins, avec toute la netteté voulue, et cela en des termes qui n'ont jamais figuré dans la poésie de Goethe. Ils comprirent parfaitement.

Puis, absolument convaincus de notre innocence à la vue de nos cartes d'identité -entre nous soit dit les plus beaux faux du monde- ils se lancèrent dans un grand discours sur les dangers qu'offre la fréquentation des bois en bordure des voies ferrées, etc... C'étaient vraiment des gens animés des meilleures intentions. Mais, au beau milieu d'une tirade, j'ai interrompu l'orateur en lui demandant si je pouvais ... enfin ... continuer. Il y eut un gros éclat de rire.

La partie était gagnée. A faire les bouffons, nous avons sauvé notre peau. Ils sont partis l'âme en paix, après avoir piétiné charges et détonateurs pendant tout l'entretien.

Joseph et moi nous nous sommes regardés. Jamais nous n'avions vu le poteau d'aussi près.

Tout ceci vous a peut-être amusé, je le souhaite. Mais de toutes nos aventures, c'est la seule qui me donne encore de drôles de crampes quand j'y songe."

Emile Kirsch.

CONSEILLER COMMUNAL

Fin juin 1964, le Commandant Oger fait ses adieux à l' Ecole du Génie, à l'Armée, à sa vie militaire. Le voici à la retraite.

Mais que peut signifier ce mot pour cet homme encore plein de projets. Il entre en politique dans un parti un peu oublié aujourd' hui: "Rénovation wallonne". Elu conseiller en octobre 64, il est membre de diverses commissions, les Travaux, l' Instruction publique puis à partir de février 67, les Finances et les Oeuvres Sociales. C' est dans ce dernier domaine que sa générosité va trouver un champ d' action à sa mesure, qui est vaste et inlassable.

Joseph Oger a été brièvement mais intensément un homme politique modèle; c' est-à-dire qu' il n' a utilisé son mandat que pour servir ses concitoyens. Et parmi eux il choisit d'aider les plus pauvres, les plus déshérités, les malades, les vieux, les handicapés. Sa franchise, son honnêteté, sa rectitude absolue, sa bonté ont laissé dans la vie politique locale un sillage impressionnant (assez rapidement dilué



Joseph Oger en 1967.

sans doute dans l' océan de compromis inhérents à ce monde).

Monsieur Pieltain, bourgmestre de Namur à l' époque, parlait dans un éloge funèbre plein d' émotion, d' une personnalité d' un rayonnement exceptionnel, remarquable par son esprit critique, sa générosité, son acharnement au travail et son désintéressement.

" *Catholique fervent, chrétien convaincu, mais respectueux des convictions des autres, il nous laisse l' image d' un homme qui, par ses qualités de coeur et d' esprit, a dépassé, tout naturellement les limites de son état* "

Pour confirmer ces éloges, le Conseil Communal a attribué à Joseph Oger le prix Blondeau 68. Ce prix porte le nom de l' avocat liégeois qui l' a fondé en 1867; il doit " *servir à honorer par les représentants de la cité, les actes de courage, de grand civisme et de dévouement exceptionnel* " .

LA FAMILLE, L' ECOLE

Par quelle mystérieuse alchimie l' hérédité, l' éducation et les circonstances produisent-elles des héros?

L' hérédité?

Adolphe Oger, le père de Joseph, était maçon. Travaillant à son compte, il rentrait souvent à la nuit tombante (les enfants ne le voyaient guère que le dimanche) et ses loisirs de maçon c' était la ferme; quelques vaches, quelques champs, pour compenser les périodes maigres des hivers et des gripes.

Il est peut-être bon de rappeler qu' il n' était pas question alors, pour ce modeste indépendant, ni de pension, ni de chômage pour intempéries, ni de mutuelle, ni d' allocation familiales.

C' était Jeanne, sa femme, qui assurait la "sécurité sociale" en épargnant pour les périodes difficiles. C' était elle surtout

qui la tenait, cette petite ferme (l' actuelle n° 23 de la rue Grande, chez Maria Dahin); le jardin, l' étable, le poulailler, la cuisine, la maison et ... ses six enfants lui faisaient des journées bien remplies. La famille nombreuse commencée avant la guerre (Marcel, Joseph, Emile) ne fut complétée qu' au début des années 20 (Simone, Suzanne, Louis) après la longue et pénible parenthèse de la guerre, qu' Adolphe passa en Allemagne, prisonnier.



Marcel, Joseph et Emile.

L' éducation?

Joseph, comme les petits garçons d' Andoy de l' époque a été dressé par Monsieur Reuliaux; et comme les instituteurs de l' époque, Monsieur Reuliaux appliquait à ses petits villageois des méthodes pédagogiques d' une efficacité alors incontestée: travail, ordre et discipline, à quoi il faut ajouter les rigueurs de l' éducation religieuse imposée par un curé exigeant et des

parents qui ne badinaient pas avec la morale.

Encore enfant, à peine sorti d' une école primaire assez rude, Joseph est plongé, sur les conseils d' un oncle militaire, dans la discipline impitoyable de l' école des pupilles. Située à Saffranberg (il en rapportera à ses soeurs une chanson flamande dont-elles se souviennent encore), cette école permettait aux enfants des victimes de guerre de faire des études moyennes en les préparant au " métier des armes " . Joseph en sort à seize ans; avec tout ce qu' il fallait pour devenir l' excellent sous-officier que le Lieutenant Legrain allait admirer quelques années plus tard.

Il se marie en 36 - sa femme Laure (qui lui donnera trois enfants) partage courageusement toutes les péripéties d' une vie souvent dangereuse.

Les circonstances?

Tout a tellement changé, en cinquante ans, qu' il est extrêmement difficile pour ceux qui ont vingt ans aujourd' hui (dans le confort et dans la paix) de s' imaginer ce que fut la guerre pour leurs grands-parents. De s' imaginer l' intensité des souffrances et l' exaspération des sentiments engendrées par ces conditions dramatiques: la faim, la misère, la séparation, la peur, la haine, le désespoir, la résignation, la lâcheté, le courage et l' héroïsme.

Mais les évocations de cette période terrible de notre passé récent sont tellement nombreuses et convaincantes qu' il est impardonnable de "ne pas savoir" ou "d' oublier". Je pense notamment à "Jours de guerre" à la RTBF et "Histoires parallèles" à FR3.

La résistance a rendu sa fierté à un peuple humilié, pratiquement réduit à l' esclavage; il est bon que l' on s' en souvienne.

Il est utile de préciser aussi que le groupe de Résistance dans lequel travaillait Joseph Oger faisait partie d' une organisation nationale bien structurée, l' Armée Secrète.

IL ETAIT VRAIMENT COMME CA

Certains lecteurs vont me reprocher ce flot excessif de qualificatifs élogieux, certains vont penser que le temps a gonflé en personnage mythique un homme qui n' avait probablement rien d' extraordinaire!

En 1957, à ma sortie de l' Ecole Militaire, une de mes premières affectations m' a donné l' occasion de le connaître, à Cologne.

Je peux vous affirmer qu' il était vraiment comme ça.

Je remercie Madame Oger (son épouse

Laure), Madame Tamsyn (sa soeur Suzanne), Madame Martin (sa soeur Simone) et Monsieur Oger (son frère Louis) de m' avoir confié avec beaucoup de gentillesse leurs souvenirs et leurs documents.

Géo Donnet

Pour en savoir plus sur l' Armée Secrète, les lecteurs curieux pourraient lire l' ouvrage du Général H. Vanvreckom: "*L' armée secrète, ses exploits, ses souffrances, ses opérations en Hainaut et en Namurois*" publié aux éditions J.M. Collet (1985).

SAINT NICOLAS, MARCEL, MANDARINE.

En attendant Saint Nicolas, Marcel et Mandarine, deux clowns très adroits et très sympathiques ont fait la joie des enfants. Sourires et fous rires.

Et pas seulement chez les enfants.

Voyez plutôt comment Marie Culot est tour à tour intriguée, émerveillée puis offusquée parce que Mandarine la soupçonne d' avoir caché une carte dans son sac.



Photos Patrick CARPET

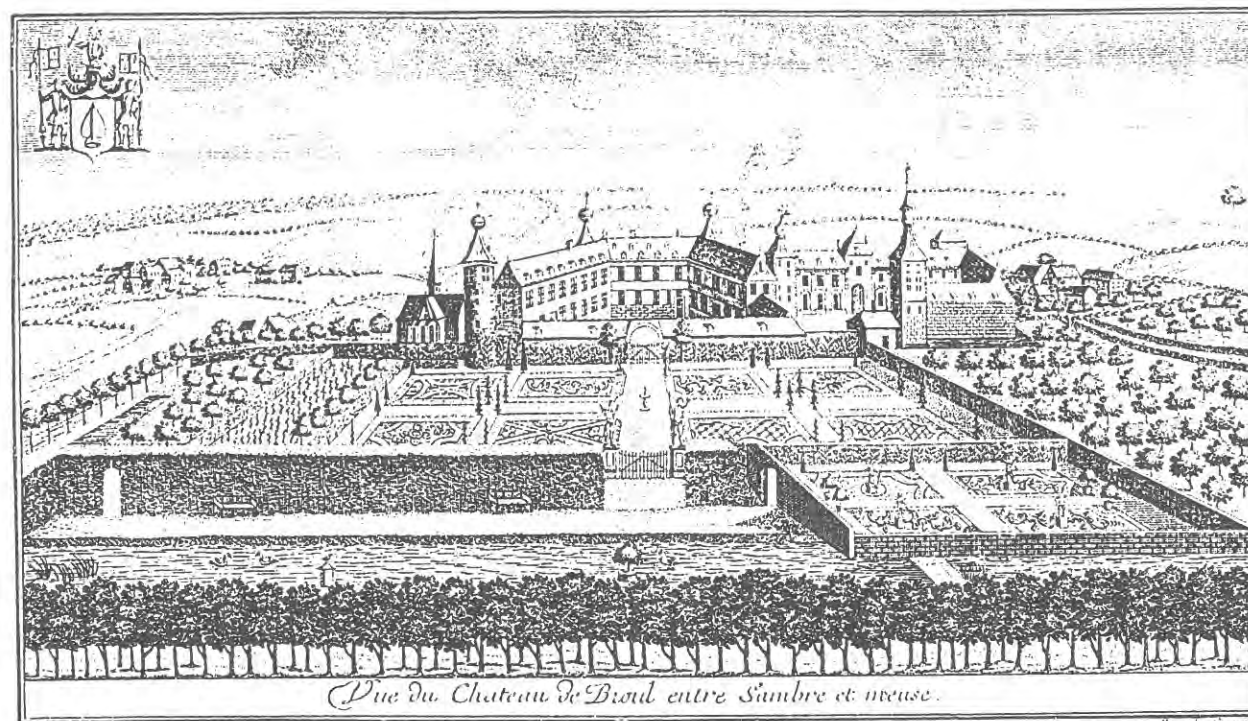


LA VIE PASSIONNÉE DE FERDINANDE RAYMOND

1^{ère} PARTIE : DES ORIGINES DE LA FAMILLE A 1791

Fille de riches industriels, veuve de Guillaume de Moreau de Bioul, Madame Ferdinande Raymond était propriétaire du château d'Andoy et de nombreuses terres de la localité. Elle vécut de 1746 à 1824.

Son destin fut souvent troublé par les passions : l'argent, l'amour, la haine, le jeu. L'époque était propice au chaos, à l'exaltation des sentiments : à la révolution brabançonne succéda la Terreur révolutionnaire française puis l'épopée napoléonienne.



L'ORIGINE DES RAYMOND

Cette riche famille savoyarde fut reçue par la bourgeoisie namuroise le 5 mai 1635. Les Raymond menaient une vie aisée : leurs activités étaient florissantes.

Jean Raymond, maître des forges, fabricant d'armes, batteur de cuivre, propriétaire d'une papeterie à Huy fut à la base d'une dynastie d'industriels qui s'intégra, par des mariages intelligents, à la haute bourgeoisie de Namur. L'esprit d'initiative et le souci de prospérité de la région namuroise leur valent la considération des procureurs généraux. Henri et Dieudonné Raymond obtiennent, à la fin de 1638, l'accord nécessaire à l'irrigation du sous-sol de la ville afin de procéder à l'extraction des gisements de cuivre. Cet octroi sera renouvelé le 29 juillet 1676 : "Les autorités namuroises sont impressionnées par leurs allégations" (1).

Le 2 août 1715, la famille Raymond assiste au baptême de Jean-Michel à la paroisse Saint-Michel. Tous ignorent encore que cet enfant sera le personnage le plus riche et le plus significatif de la famille. (2) En 1764, il est propriétaire d'une fonderie de cuivre couvrant

près de 3 ha. Sa société produit des chaudrons, elle emploie 53 personnes (au moins) : 12 fondeurs, 6 soudeurs, 15 batteurs, 10 manoeuvres, 3 facteurs, 3 teneurs de livres et 3 commis ainsi qu'un certain nombre d'ouvriers occupés au transport du charbon et de la calamine. Cette dernière provient du Limbourg, le cuivre de Suède, les mitrilles de cuivre du pays et de la principauté de Liège. Si les affaires de Jean-Michel Raymond restent limitées au pays et plus particulièrement au Namurois, c'est parce que les taxes sont souvent importantes (Pour le cuivre, on doit payer un droit d'entrée en France qui s'élève à 6 livres le cent pesant).

L'entreprise de Jean-Michel Raymond était installée dans l'actuelle rue des Lombards : "une très grande maison de 10 croisées et une porte cochère, deux

(1) : C. DOUXCHAMPS-LEFEVRE : "Les procureurs généraux du conseil de Namur sous le régime autrichien", Louvain, 1961, pages 34 et 48.

(2) : Il était un des 14 enfants de Gérard Raymond, né le 16 décembre 1674 (lui-même petit-fils de Jean Raymond).

plus petites maisons et tout une suite de cours, jardins, dépendances et usines s'étendant en direction de l'actuelle rue Pépin". (3)

Les bénéfices réalisés par Jean-Michel Raymond lui permettent d'acquérir une autre usine d'environ 10 ha., située entre Profondeville et Burnot.

Le 16 avril 1763, il achète le château et la terre d'Andoy ainsi que les seigneuries hautaines d'Andoy et de

(3) : ASAN : E. de MOREAU : "Ferdinande Raymond dite d'Andoy, Douairière de Moreau de Bioul et Comtesse de la Roche 1746-1824", tome LV, 1969-1970, p. 202 et suivantes.

(4) : seigneurie hautaine : ensemble des droits et des pouvoirs dont dispose le seigneur.

(5) : Le château d'Andoy avait été reconstruit à la fin du 17^{ème} siècle autour de vieille tour de chevalier datant du 13^{ème} siècle par Nicolas-Philippe de Wespín, chevalier, président du conseil de Namur qui avait obtenu de Sa Majesté l'engagement de la seigneurie par acte du 2 avril 1687.

Le fils de Nicolas-Philippe de Wespín céda la

Basseilles (4). Cela lui coûtera 28.671 florins 9 sols pour le domaine, 600 écus pour la seigneurie d'Andoy et 150 pour celle de Basseilles. La venderesse s'appelait Marie-Agnès Jacquet, veuve de Charles-Eugène-Alexandre de Ghillenghien. (5)

Jean-Michel Raymond entame d'importants travaux afin d'agrandir et de moderniser le château.

Le 10 avril 1779, il achète les

seigneurie le 5 juillet 1725 à son frère, Gérard-Joseph. Celui-ci vendit la seigneurie de Wierde le 5 septembre 1726 pour 500 écus à Louis-Joseph, baron de Waha, lequel obtint l'octroi nécessaire pour ériger Wierde en seigneurie indépendante.

Madeleine de Wespín, soeur de Gérard-Joseph fit saisir la seigneurie d'Andoy, le 21 janvier 1727 pour cause de non-paiement d'une rente due à cause du partage fait en 1722 avec ses frères. Elle céda ses droits au chapitre Saint-Aubain le 18 octobre 1734. Celui-ci les rétrocéda le 21 mars 1736 à Charles-Eugène-Alexandre de Ghillenghien, époux d'Agnès Jacquet, celle-ci, devenue veuve vendit ses terres de Basseilles et Andoy à Jean-Michel Raymond.

seigneuries hautaines de Lesves, de Bois-de-Villers et la seigneurie foncière (6) de Lesves avec le château, deux censés et 305 bonniers.

Un an plus tard, le 11 mai 1780, Jean-Michel Raymond meurt à Namur. Il sera inhumé dans l'église d'Andoy. Sur la tombe fut gravée cette courte inscription : "Ici reposent Jean-Michel Raymond seigneur d'Andoy, de Basseilles, de Lesves et Bois-de-Villers et son épouse Marie-Joseph Haccourt".

FERDINANDE RAYMOND

Jean-Michel Raymond avait deux filles. La cadette, Marie-Joseph-Dieudonnée, épousa le 11 septembre 1772, Jean-François Adolphe d'Hoffschmidt de Resteigne, bailli de Bouvignes. Quant à sa soeur aînée, Jeanne-Ferdinande, dite Ferdinande, baptisée le 10 novembre 1746 à la paroisse Saint-Jean l'Évangéliste, elle fut mariée très jeune, à 18 ans, à Messire Guillaume de Moreau, chevalier et seigneur de Bioul, Hommelbroeck (7), Neffe et Rominiée, né le 28 janvier 1737. Il était le fils aîné d'André-Joseph de Moreau, chevalier, maître des forges et maieur de la cour des férons du comté de Namur. (8) Guillaume pouvait être considéré comme un beau parti. (Il avait 10 ans de plus que Ferdinande.)

LE MARIAGE

Ce jeune marié apportait, lors du contrat signé le 4 février 1765, la terre (400 bonniers) et la seigneurie de Bioul et de Hommelbroeck. Il héritait de ses tantes le château et la cense d'En-Haut à Neffe. Il avait personnellement acquis, en 1762, la seigneurie foncière de Rominiée et Neffe avec la cense d'En-Bas (environ 120 bonniers). Ferdinande et Guillaume vécurent dix ans de bonheur. Trois enfants vinrent concrétiser cette harmonie : Jean-Michel, le 16 décembre 1765; Charles, un an plus tard et Joséphine, le 20 février 1771.

La vie du couple était aisée. Guillaume s'avérait être un gestionnaire accompli et sage.

LE VEUVAGE

Le 30 janvier 1776, Guillaume meurt brutalement après une courte maladie : il était âgé de 39 ans. Bouleversée, Ferdinande (à peine âgée de 30 ans) se décourage. Leur vie si belle s'effondre. Elle veut effacer les images de leur bonheur, elle vend la maison où ils furent heureux et achète, rue de Bruxelles, une maison face au couvent des Croisiers.

Le réconfort et l'amitié viendront de son jeune beau-frère, Henri de Moreau, âgé alors de 23 ans. A la demande de Ferdinande, il la rejoint au château de Bioul. Le désarroi de Ferdinande s'estompe grâce aux attentions et à l'amitié sincère d'Henri. Leur vie est facile et sans histoire.

Les enfants de Guillaume et Ferdinande sont en âge de se marier. En 1788, leur fille, Joséphine épouse Jean-Baptiste vicomte de Patin. Le 20 janvier 1789, c'est au tour de son frère, Charles, d'épouser Isabelle de Jacquier de Rosée. Ces deux mariages satisfont Ferdinande. Celle-ci leur assure une pension de 2.000 florins.

LA REVOLUTION BRABANÇONNE

Comme on vous l'expliqua dans le Crespon n°9 (9), le général Baron de Schoenfeldt dressa, en mai 1790, son

(6) : seigneurie foncière : le domaine, la terre appartenant au seigneur.

(7) : Hommelbroeck : fief de 56 mesures de terres et bois relevant de la cour féodale de la Gruuthuse à Bruges.

(8) : de Moreau : Famille d'industriels carolorégiens spécialisés dès 1670 dans la fabrication des boulets de canon. Ils obtinrent pour leur établissement en 1704, le titre de "Manufacture Royale" du roi Philippe V d'Espagne. La défaite de Ramillies, en 1706, mit fin à l'expansion de leurs entreprises métallurgiques. En 1727, Guillaume-Nicolas de Moreau (1669-1738) reçut un octroi pour la fabrication du verre et du cristal. Bailli-maieur de Charleroi, il était en outre seigneur de Bioul.

(9) : G. DONNET : "Motte de terre, motte de pierres" Crespon n°9,

quartier général au château d'Andoy. Monsieur de Moreau (10) condamne ce général qui préféra laisser faire plutôt qu'instruire une armée indisciplinée : "Il se réfugia dans le plaisir et l'attentisme, fermant les yeux à la plus déplorable licence".

Ferdinande Raymond vint quelques fois à Andoy. Sa présence ne doit pas être pour autant associée aux fêtes données par Schoenfeldt. Elle dresse un inventaire des dégâts causés par les guerres dans les propriétés lui appartenant : "Le château d'Andoy a été dévasté deux fois par les troupes au point que les portes, vitres, les serrures, etc., ont été totalement brisées ou emportées." Elle ajoute encore : "une maison à Andoy, lui appartenant, a été brûlée".

La révolution brabançonne terminée, Ferdinande Raymond accorde à son fils aîné, Michel, encore célibataire, la jouissance du château de Neffe et une rente comparable à ses deux autres enfants déjà mariés.

LOUIS DE LA ROCHE DE VIERSAC

Dès 1791, les royalistes français arrivent en masse en Belgique : ils veulent échapper à la Terreur révolutionnaire mise en place par Robespierre.

Seule, en septembre 1791, Ferdinande Raymond ouvre les portes de son château de Bioul à quelques nobles officiers français et répond de "leur bonne tenue" : M. de Viersac et M. de Barbé capitaines, le chevalier de Galardy, le vicomte de Chaffoy, le vicomte d'Ormesson, et Messieurs de Savigny, de Muy et de Tezy, Jean-Baptiste de la Roche (le frère du capitaine).

Les officiers français ne sont pas très bien accueillis dans le Namurois. Dès le début de 1792, les altercations se multiplient entre bourgeois et militaires royalistes. On va jusqu'à injurier les officiers et leurs valets. Les agressions sont nombreuses : rue de la Croix, aux Quatre Coins, etc ... (11) Pourquoi une telle hostilité envers les militaires français? Les bourgeois de Namur n'ont pas oublié les répressions des troubles qui avaient précédé la révolution braban-

çonne. Les militaires qu'ils soient autrichiens ou qu'ils soient français étaient mis dans le même panier : ils étaient jugés responsables des misères et des brutalités passées. De plus, on notera, que beaucoup de ces officiers font preuve d'une réelle arrogance à l'égard des Namurois.

Madame Raymond en répondant des officiers qu'elle héberge fait preuve d'une charité bien téméraire ... Alors que son fils aîné, Michel, affranchi de la tutelle maternelle, entreprend un long voyage en Italie, elle accueille Louis de la Roche de Viersac.

Les de la Roche de Viersac (ou du Ronzet) sont une famille originaire d'Auvergne. Fils d'Etienne de la Roche du Ronzet et de Marie d'Assy, Louis était né à Montluçon le 17 août 1759. "Page du Roy en 1772, sous-lieutenant au régiment de Chartres le 19 octobre 1776, lieutenant en second le 4 septembre 1782, lieutenant en premier le 24 juin 1787, capitaine le 1^{er} avril 1791" (12), au château de Bioul, il cherche à conquérir le coeur de son hôtesse. Celle-ci tombe sous le charme du jeune capitaine (il est de 13 ans son cadet), elle néglige ses enfants, ne leur verse plus leurs pensions respectives.

De retour d'Italie en 1792, Michel de Moreau découvre, avec stupéfaction, que sa mère l'a dépouillé de ses droits et avantages de fils aîné et d'héritier logique de son père, Guillaume de Moreau.

Quant à Louis de la Roche, il ne fait rien pour arranger les choses. Charles, Joséphine et Michel ont beau se plaindre : leur mère n'entend rien. Sa passion amoureuse pour le capitaine est plus forte que tout.

Lorsque la France déclare la guerre à l'Autriche, le 20 avril 1792, les enfants de Guillaume de Moreau espèrent que

(10) : idem (3).

(11) : ASAN : F. COURTOY : "Les émigrés français dans le Namurois", tome XXXV, p. 245 et suivantes, 1922.

(12) : idem (3).

Louis de la Roche va suivre son régiment. Mais hélas! Il n'en est rien; Louis de la Roche remet sa démission et s'incruste à Bioul. Le dernier recours possible reste les actions en justice. Les enfants de Moreau, devant l'obstination de leur mère, s'y résignent. Mais la bataille de Jemappes, le 27 octobre 1792, gèle tout l'appareil judiciaire de nos provinces.

UN MARIAGE SECRET?

Charles, Joséphine et Michel de Moreau mandatent le notaire Richard afin de questionner le curé de Bioul pour révéler l'existence d'un mariage demeuré secret entre leur mère et Louis de la Roche. Le prêtre demande un délai de 8 jours avant de rendre réponse. Maître Richard ira à Bioul poser la même question aux principaux intéressés. Ceux-ci nient; Louis de la Roche, très cyniquement ajoute : "qu'il ne souhaite rien tant que de l'être avec cette dame".

Louis de la Roche et Ferdinando Raymond avaient pourtant bien été mariés par le curé de Bioul le 16 novembre 1791 dans le plus grand secret!

Ce mariage était consigné dans les registres paroissiaux. Le curé, complice du couple, enleva cette page, recopia les actes précédents figurant sur la même feuille afin de dissimuler le mariage. Ce document compromettant fut porté à Louis de la Roche qui le conserva dans ses archives personnelles. Il fut retrouvé par le notaire Buydens après la mort du comte, lors de l'inventaire de ses papiers, le 16 décembre 1829.

Le notaire détaille avec précision cette "trouvaille" : "Original de l'acte de mariage contracté le 16 novembre 1791 devant le curé de Bioul, entre Messire Louis, vicomte de la Roche et Madame Jeanne-Ferdinando Raymond". Il explique : "sur le même feuillet, qui paraît avoir été distrait du registre aux mariages de la paroisse de Bioul, se trouvent encore les originaux des mariages contractés, premièrement entre Jean-Joseph Staumont et Marie-Joseph-Dieudonnée Ladry le 20 novembre 1791; deuxièmement entre François-Joseph Fosseur et Marie-Thérèse Derenne le 21 novembre 1791;

et troisièmement entre Théodore-Joseph Foulon et Marguerite-Joseph Morimont en date du 22 novembre 1791".

DANS LE PROCHAIN CRESPON ...

Comment Madame Raymond résoudra-t-elle ses problèmes financiers? Qu'advient-il de son idylle avec le comte de la Roche? Ses problèmes familiaux sont-ils réglés?

Dans le prochain numéro du Crespon, vous pourrez découvrir la suite de la vie passionnée de Ferdinando Raymond.

B. MOREAUX

SOURCES :

ASAN : E. de MOREAU : "Ferdinando Raymond dite d'Andoy, Douairière de Moreau de Bioul et Comtesse de la Roche 1746-1824", tome 55,

ASAN : F. COURTOY : "Les émigrés français dans le Namurois", tome XXXV, 1922.

ASAN : J. DELATTE : "La vente des biens nationaux dans l'arrondissement de Namur", tome XL, 1932.

C. DOUXCHAMPS-LEFEVRE : "Les procureurs généraux du conseil de Namur sous le régime autrichien", Louvain, 1961.

H. HASQUIN : "Dictionnaire d'Histoire de Belgique", Didier Hatier, Bruxelles, 1988.

ARBRES REPERES ET LIEUX-DITS ARBORES

O TIYOU

Un arbre peut constituer un excellent point de repère et ainsi devenir "lieu-dit" : s'il se dresse, isolé, au milieu des champs ou des prés, sur un plateau ou au sommet d'une côte, et s'il présente un port majestueux ou une caractéristique évidente.

C'est le cas du tilleul "de Limoy" : planté en plein champs, le long de l'ancien chemin de Namur à Mozet, à l'embranchement de Limoy, il est visible de loin. Il porte d'ailleurs officiellement le titre de point de repère, puisqu'il est représenté sur les cartes militaires par un signe particulier. D'anciennes cartes témoignent de l'existence (en 1939 encore) d'une potale ou d'une chapelle au pied de ce tilleul. Il n'en reste que quelques pierres enfouies sous la végétation. Certains de nos lecteurs s'en souviennent-ils?

L'endroit s'appelle "ò tiyou" ... qu'il n'est pas nécessaire de traduire! Un autre coin d'Andoy porte le même nom : l'angle sud-ouest du parc du château. Il faudrait écrire "os tiyous" puisqu'il ne s'agit pas là d'un tilleul isolé mais de tout un bosquet. Sur celui qui s'élève à l'angle de la petite route longeant la propriété une croix a été placée, après la dernière guerre, par l'abbé Oger. (voir Crespon n°4 page 30)

D'autres arbres sont "remarquables" par leur histoire : ils ont été plantés un jour précis : par un particulier, pour fêter la naissance d'un enfant; par une communauté, pour célébrer un événement local ou national, ou un jubilé : la libération, le centenaire de l'indépendance, etc. D'autres encore ont été mis en terre par une personnalité, et en ont gardé le nom; ou ont été dédiés à un saint, ou à quelque célébrité locale.

Le rôle de point de repère d'un arbre comme le tilleul "de Limoy" s'accepte aisément. Mais quand c'est "un vieil estoc brûlé au mitan d'un bois" qui est choisi comme borne pour délimiter offi-

ellement une propriété (c'était fréquent, autrefois!), on peut s'attendre à des confusions ... et à des discussions!

Ainsi, un acte de 1639 précise l'étendue de la dime de la cure de Mont-Sainte-Marie qui couvre notamment "tout le labour d'Arville", excepté ce canton des Sarts de Wierde : "prennant au bois de Wez à un vieil stocqz d'orniau, montant droict au chemin de Dave, et de là à un vieil stocqz de chesne bruslèz; et montant droict dud stocqz, vat traverser le haült du chemin qui vat à Namur; de là droict au paschis de Wez à une borne ..."

On comprend que des limites aussi imprécises aient souvent été contestées, et que de nombreux procès se soient succédés à propos de l'étendue exacte des propriétés, et surtout des droits et des obligations qui y étaient liés.

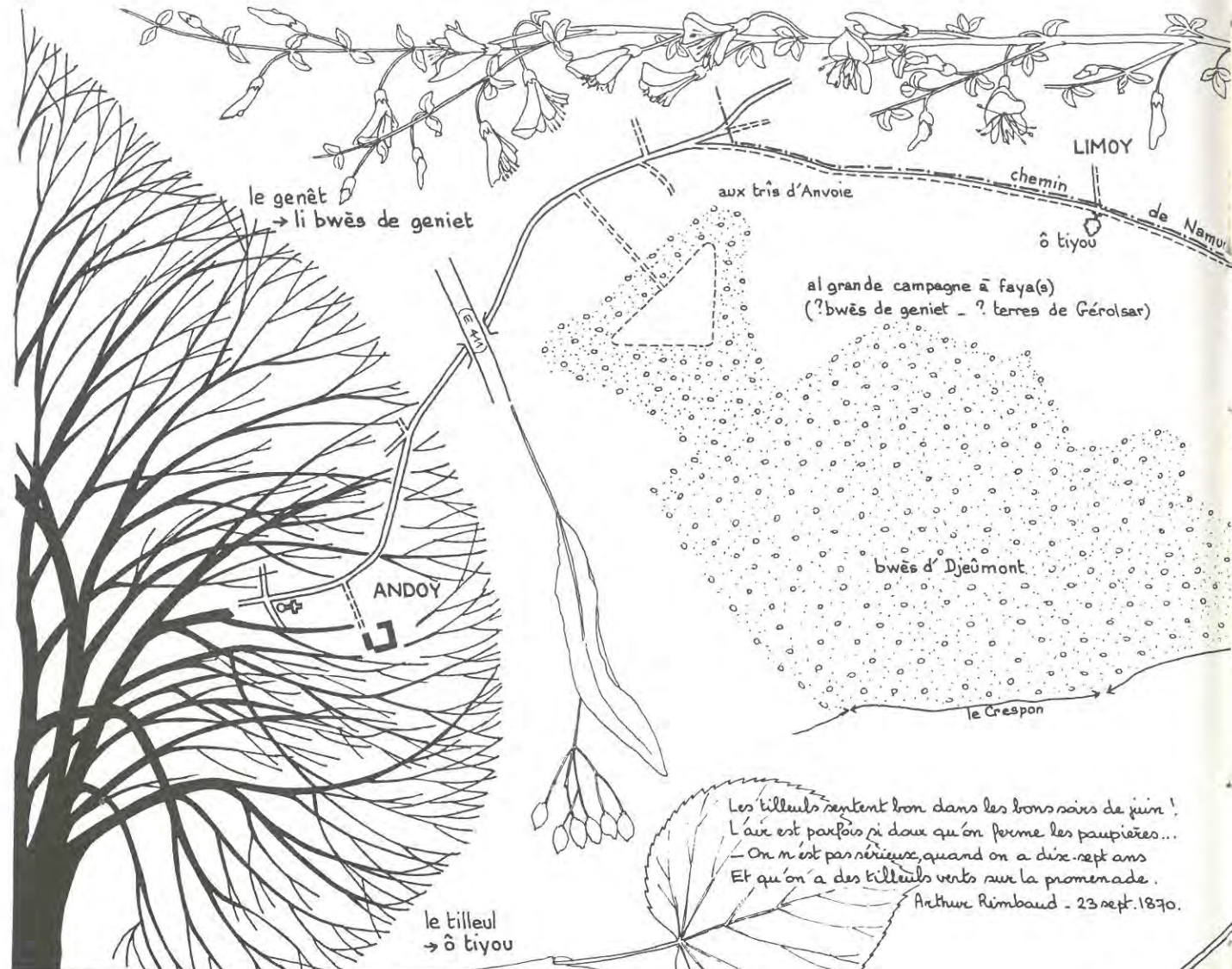
Notons qu'un "orniau" n'est pas un jeune orme (qu'à l'époque on aurait nommé olmel ou ormel - du latin "ulmus") - mais un orne - du latin "ornus". C'est une variété de frêne à fleurs blanches que l'on plante aujourd'hui le long des autoroutes.

"Faire une coupe à blanc estoc" c'est couper un arbre en ne laissant rien du pied; "stocqz" (qui est devenu en français estoc : souche) a donné le wallon liégeois stok, tandis qu'à Namur on dit stô.

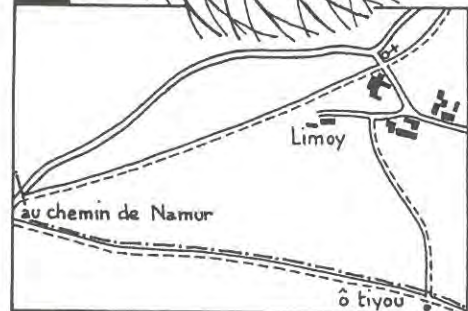
A FAYA

Le tilleul "de Limoy" n'est pas bien vieux. La "grande campagne" qui s'étend alentour - entre le chemin de Namur et les bois de Jeumont et d'Her - s'appelait jadis "à Faya" (ou "Faïas"), ce qui laisse supposer qu'il y avait là, autrefois, un (ou des) autre(s) arbre(s) : un hêtre, ou un bouquet de hêtres.

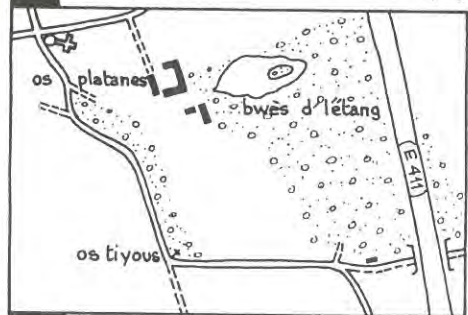
Hêtre se disait "fagus" en latin, ce qui donne fô en wallon, mais fayard et foyard existent en français et, régiona-



le genêt
→ li bwès de geniet



ô tiyou F1 (A)



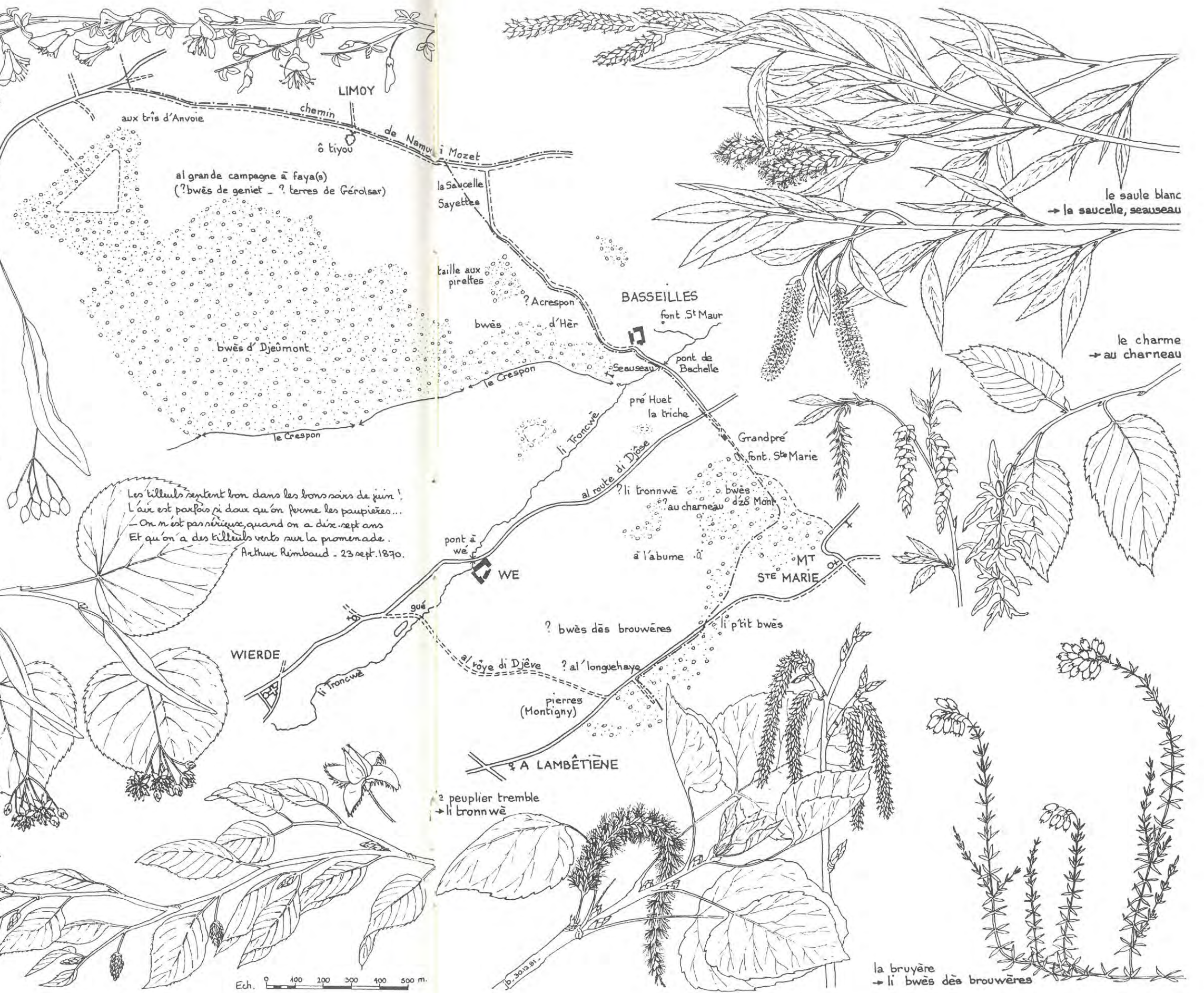
os tiyous E5 (A)



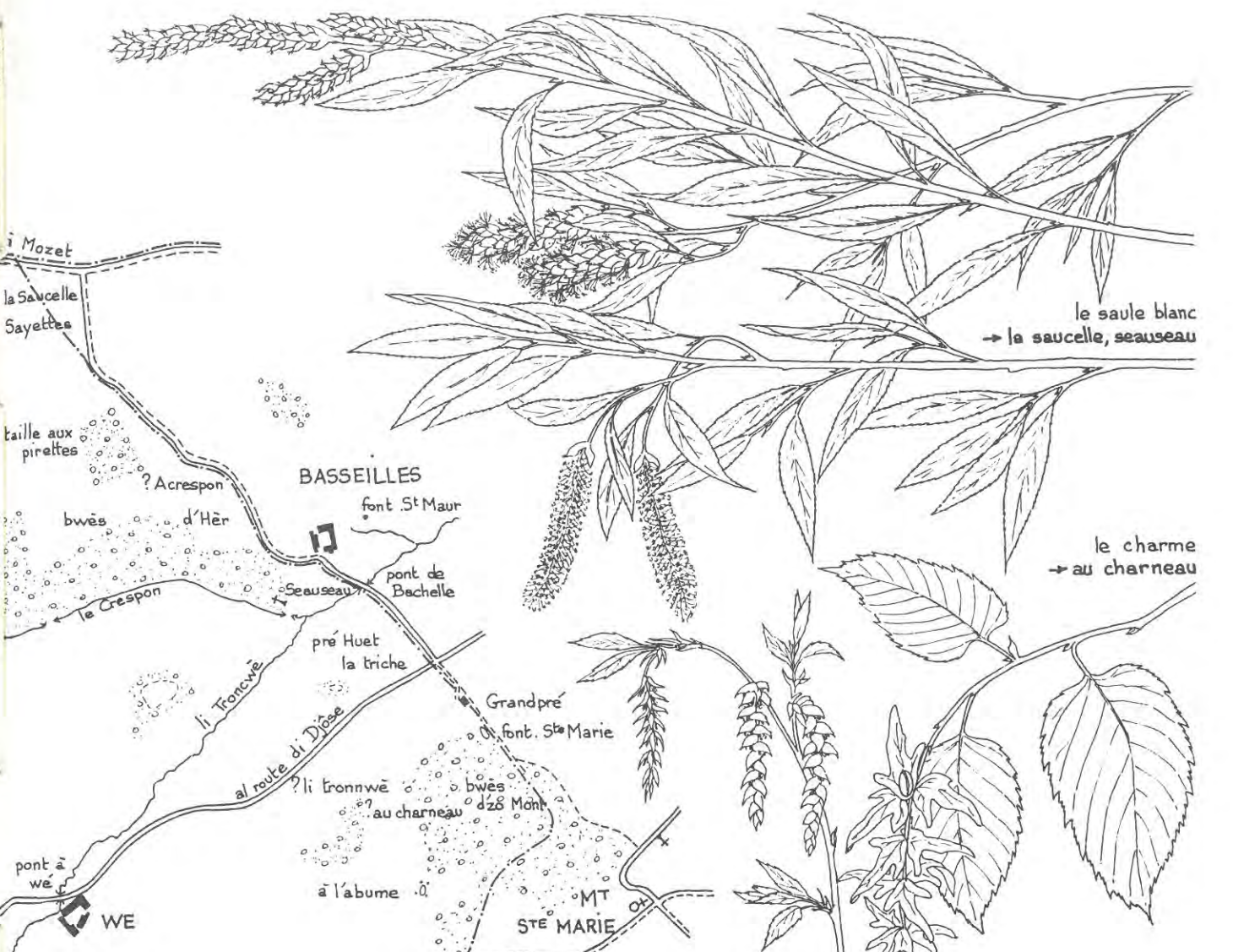
la hêtre
→ à faya

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin!
L'air est parfois si doux qu'on ferme les paupières...
On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.
Arthur Rimbaud - 23 sept. 1870.

le tilleul
→ ô tiyou



peuplier tremble
→ li tronnwè



le saule blanc
→ la saucelle, seuseau



la bruyère
→ li bwès dès brouwères

le charme
→ au charneau

lement, le hêtre est encore appelé fau, fagette, foyau, fouteau ou fouillard. Nombreux sont les toponymes qui ont conservé le souvenir des hêtres : Beau-fays, Gros-Fays, Haut-Fays, etc ...

En 1289, "encore a li cuens (le comte) à Mosin (Mozet) cens c'on apele de Faias", c'était le comte de Namur, Guy de Flandre, qui percevait le cens sur cette terre. En 1323, cette terre est nommée "ale grande pièche de Fawiaux" et dans l'acte du premier relief de la Seigneurie de Mozet, en 1361, "terres condist de Fayas"; en 1410 "en Faiat", en 1614 "en Fayat" et en 1939 "à Faya".

Cette grande campagne à Faya comprenait des "terres de Gerolsar" (propriété du monastère de Géronsart) et un "bois de geniet", cités en 1410, mais impossible à situer aujourd'hui, quoique le genêt soit toujours abondant dans la bordure boisée à l'est du fort d'Andoy.

La terre à Faya englobait aussi, dans sa partie ouest, le "tri d'Anvoie"; "ez triez d'Anvoie" cité aussi en 1410, dans les archives du grand hôpital de Namur. "Anvoie" par déformation en "Navoie" puis "Nanvoie" aurait donné son nom à un bois situé plus au nord : "bwès d'nanvôye" en face du fort d'Andoy. Les termes "tri", "trieu", "triche" sont d'origine germanique et désignent des terres incultes (voir "sur les trîs" : Crespon n°9 p. 7)

VERS BASSEILLES

Le chemin de Namur à Mozet croise celui de Basseilles, qui se prolonge vers Mont-Sainte-Marie puis Arville : c'est un ancien "chemin de Dave" (voir Crespon n°9 p. 15)

A l'angle de ces deux voies, la pointe est de la terre à Faya comprenait une parcelle plantée de petits saules : la Saucelle, que situe cet extrait d'une charte du grand hôpital, de 1426 : "en lieu condist au Fayal, parmy le chemin qui vat de Namur a Mosaing et allant de la Saucelle envers Werde".

Saucelle dérive du latin "salix" : saule (en wallon sau, ou sô). S'il n'y a plus, aujourd'hui, de saules en cet endroit, on en trouve encore à l'autre bout du

chemin de Basseilles, près de la ferme, dans "une pièce desous la maison de Basseilles appelée Seauseau" (1641), en bordure du Tronquoy, en amont du pont.

Au sud de la Saucelle, le long du chemin de Basseilles, un lieu-dit pose une énigme : "al sayète" dénommé "trieu aux sayettes" en 1753. En wallon liégeois, la sayète est une sauterelle, mais à Maillen, on appellerait sayette une plante à fleurs jaunes qui croît dans les fossés, nuisible pour les vaches et qui sert d'emplâtre pour les rhumatismes. S'agirait-il du populage, que nous avons évoqué dans la pharmacie du meunier? Il pousse dans les endroits très humides ou même dans l'eau, il est nuisible pour les vaches (comme pour les hommes d'ailleurs) et ses feuilles séchées s'utilisent en cataplasme pour atténuer les douleurs rhumatismales. Ses fleurs éclatent d'un magnifique jaune soleil ... Je n'ai cependant pas trouvé le nom sayette parmi les nombreuses appellations régionales du populage.

Puisque des saules s'épanouissaient là-haut, le sol devait être humide, le populage devait donc s'y plaire. Si un de nos lecteurs connaissait une autre plante sous le nom de sayette, qu'il n'hésite pas à réagir!

DES PETITES POIRES

OU DES PETITES PIERRES

Entre le chemin de Namur à Mozet et la ferme de Basseilles, à mi-hauteur, une petite parcelle boisée, isolée au milieu des champs, porte le nom de "taille aux pirettes". Une "taille" est un bois, ou plus exactement une parcelle bien déterminée d'un bois. Et les pirettes? Du latin "pirum"; poire, dérive piriforme : en forme de poire. On pourrait penser que pirette signifie petite poire : ce serait si joli, un bois de petites poires!

Les anciennes dénominations de ce lieu-dit, "petit enclos dit le pierreux" en 1715 et "terre aux pierres" en 1793, démentent formellement cette interprétation. Les "pirettes" sont des "petites pierres" (dérivant de petrosa ou petretum, de "petra" : pierre)

On retrouve la même origine dans le nom Piroy ou "pirwè" (lieu-dit de Mozet,

où se situe la ferme avec tour à clocheton, ancien manoir du Royer) cité sous les formes "Pieroit" en 1289, "Pieroir" en 1478 et enfin "Piroy" en 1590, désignant un lieu abondant en pierres.

Nous avons déjà rencontré "pîre" signifiant pierre dans la "mote di pîres", à Andoy, au sud du château. Le terme "pîre" peut aussi dériver de prier : un "pré du prier" est mentionné en 1478. Situé au-delà du grand étang d'Arville, il appartenait vraisemblablement au prier du monastère de Grandpré. Cet endroit s'appelle aujourd'hui le "pré pîre".

Et le bois Pire, ou "Sapins Pîre" qui s'étend au revers des tiennes de Wierde, entre la Ferme Moreau et celle du Tronquoy, est-il un bois où les pierres sont particulièrement abondantes? Ou doit-il son nom à un ancien propriétaire nommé Pierre?

Quant aux poires, elles se disent "pêtias". Il existait autrefois à Mozet une "rouwale aux pètralis" : le "pètrali" est une variété de poirier portant de petites poires gravelées ou "pêtias". Les enfants (du moins ceux qui ne les maraudaient pas) achetaient "chi pêtias po deûs çanses".

Les poiriers choisis comme points de repère dans les actes de bornage y sont nommés "pètra(l)liers" : "descendant droict à ung pètrallier, et du pètrallier à une saulx ..."

LE GRAND PRÉ ET SES CHARMES

Le "grand pré" s'étend de part et d'autre du chemin puis du (mauvais) sentier menant de Basseilles à Mont-Sainte-Marie, sous le bois. Notons que "d'zo Mont" désigne les terres qui s'étendent entre Mont-Sainte-Marie et la route de Jausse, donc le bois et le "grand pré". Ce dernier doit-il son nom au fait qu'il est particulièrement "grand" par opposition à un lieu-dit "petit pré" situé plus à l'est, ou ce nom évoquerait-il son appartenance à l'abbaye de Grandpré?

Cette terre est ainsi décrite dans le cartulaire de Grandpré en 1481 : "joindant d'aval à la herdavoie et allant jusques à rieu de Gorbay (le Tronquoy), et joindant al'terre cherwane et d'amont

àl voye del fontaine, et vers le ville, à Pira de Montigny ..."

Pour "herdavoie", référez-vous aux explications concernant l'origine de la rue du Herdal à Andoy.

La "fontaine dè grandpré", en réalité une source, située dans le "bwès d'zo Mont" est nommée "fontinne di Sainte Marie" en 1642. (archives de la Cour de Mont). Il existe plusieurs petits étangs, aujourd'hui, dans ce bois. Le site de la fontaine semble correspondre au plus grand, immédiatement après la maison isolée cachée dans les sapins, à droite du sentier.

"Pira de Montigny" correspond au lieu-dit "pierres", à l'extrémité supérieure du chemin de Gesves, en contrebas de l'actuelle rue des Tiennes, où se trouvait une exploitation agricole : Montigny ou Montignet.

Le "grand pré" comprenait, notamment, le "pré Huet" et "la Triche" (aussi dénommée "à le trix") cités dans le cartulaire de Grandpré en 1456 "entre le ruisseau de Gorbay (le Tronquoy) et des terres du grand hôpital (Basseilles)".

Le "grand pré" joignait "al'terre cherwane" (on trouve aussi, désignant le même lieu, terre au charne, chaune, charneau ...) : "cherwane" désigne (encore) un arbre : le charme (ancien français carne, du latin "carpinus"; en wallon tcharne). Et si vous rencontriez, au hasard de vos promenades, un lieu-dit "le Charnier", n'ayez pas des pensées macabres! Le "charnier" ne perpétue pas forcément le souvenir de quelque massacre, mais plus probablement celui d'un lieu planté d'échalas (une vigne, par exemple) ou fermé par des échaliers (c'est-à-dire des clôtures faites d'échalas entrecroisés). Au temps où il s'appelait encore charne, c'étaient des branches de charme qu'on utilisait pour faire les échelas.

WEZ : DES BOIS DEBOISES

Il est souvent question des "bois de Wez" dans les textes anciens, et les vertes pâtures s'étendant aujourd'hui entre la ferme et le chemin de Gesves englobent quelques toponymes évoquant les bois et les arbres.

En confrontant différents textes situant les différents "bois" les uns par rapport aux autres, on peut les placer approximativement sur une carte. Ces bois ont été défrichés au fil des ans. Quelques bosquets, quelques haies dispensent encore quelques taches d'ombre dans les prairies. Mais il est bien difficile d'affirmer que tel ou tel bosquet d'aujourd'hui est un vestige de tel ou tel "bois" d'antan! Ces toponymes sont donc, prudemment, suivis d'un point d'interrogation sur notre carte.

Le lieu-dit "Tronwè" dérive de la "terre au trana" (1793) ou "terre nommée Dronnoy, joignante d'orient à M. de Ghisels, de midy à Madame de Haultepenne (la dame d'Arville), d'ouest et de nor au grand hôpital de Namur" sise près de "l'abîme" (? au nord de celui-ci).

Le toponyme dériverait du wallon "tronne" désignant une variété de peuplier, le tremble (du latin "tremulus" : tremblant).

Le peuplier tremble a un port plus évasé que les peupliers d'Italie qui bordent aujourd'hui certaines prairies wierdoises. Ses feuilles sont nettement différentes, presque arrondies.

Le "bwès des brouwères" (le wallon "brouwère" signifie bruyère) se situait

entre le Tronwè et la Longuehaye, à l'ouest de l'abîme.

La Longuehaye était un bois situé à l'ouest de Mont-Sainte-Marie, il est cité en 1323 dans les archives du grand hôpital "ale longherecehaye" ou simplement "ale longerech" puis "ale lonkerchhaye".

Une "haye" est un bois ou une parcelle close d'une haie vive et réservée à l'usage du maître. Ce bois devait s'étendre en longueur, à flanc de coteau, dans le haut des actuelles pâtures de Wez, peut-être entre l'abîme et Montigny? ... à moins qu'il ne s'agisse d'une partie du bois de Lambètiène, en direction de "li p'tit bwès"?

A SUIVRE ...

De Mont-Sainte-Marie à Barabas, d'autres lieux-dits arborés ... dans un prochain numéro!

J. BLONDIAUX

SOURCES

R. BLOUARD : "Mozet, histoire et archéologie", Namur, 1939 et "Mont-Sainte-Marie et Arville", Namur, 1952.

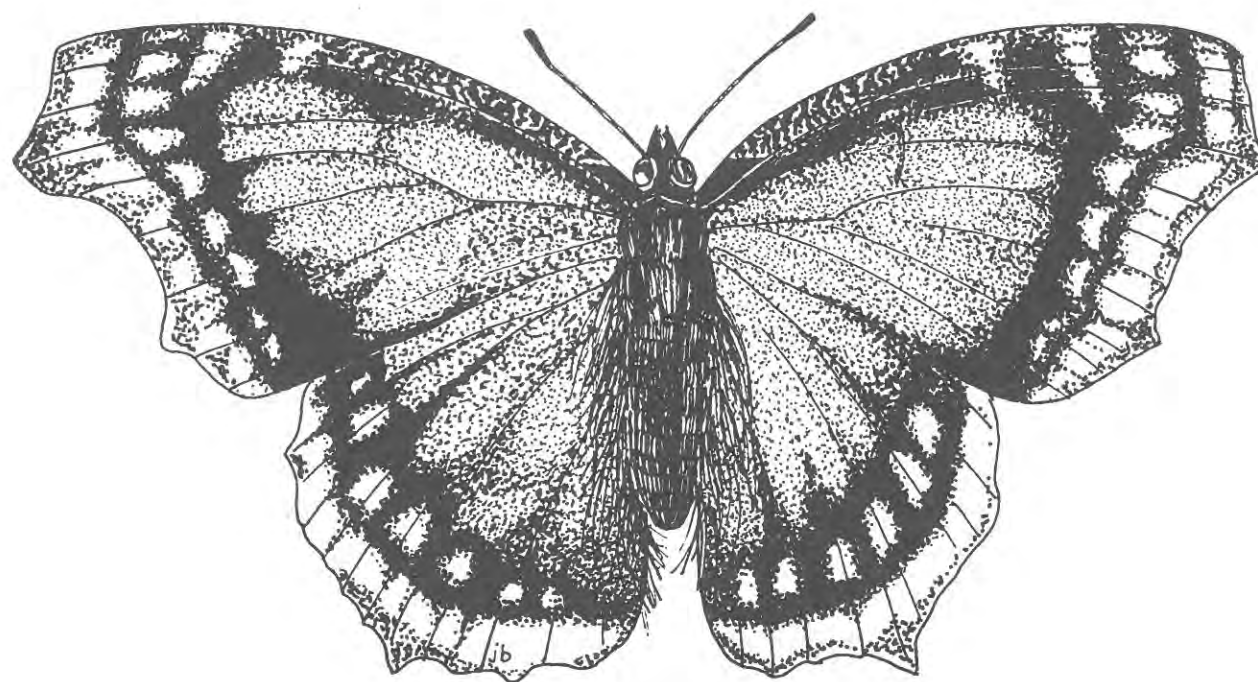
VISITE SURPRISE D' AUTOMNE: LE MORIO

Rue des Balaives, le 21 septembre 1991.

La chaleur et la sécheresse persistante font encore penser à l'été. Dans les jardins, les gens jouissent de la douceur de ces belles journées ensoleillées..

Pourtant, avec le déclin des jours, il faut se rendre à l'évidence: c'est l'automne. La nature ne s'y est pas trompée: elle a

déjà commencé à se servir de la palette des couleurs de la nouvelle saison pour repeindre le décor. En certains endroits, le rouge des fruits sauvages domine déjà le vert terni des feuillages: c'est le vermillon des fruits d'églantier, le rouge des cenelles de l'aubépine et du houx, l'orange des baies de l'arum ... En évoquant ces fruits, cela me fait



Mode d'emploi pour un morio en couleurs.

Colorier: - en jaune crème la bordure et les deux taches costales (bord antérieur de l'aile supérieure) ainsi que les bordures marginales (bord externe) des deux ailes;
- en brun foncé toute la partie centrale des ailes;
- en bleu violacé les petites taches qui apparaissent dans la bordure noire submarginale.

penser qu'il y en a aussi au jardin, et j'ai justement promis à mon épouse de lui couper des prunes: elle a envie de faire quelques tartes ...

Il y a déjà beaucoup de prunes au sol. Comme certaines ne sont pas trop abîmées, je commence par les ramasser en évitant de me faire piquer par les guêpes et les abeilles.

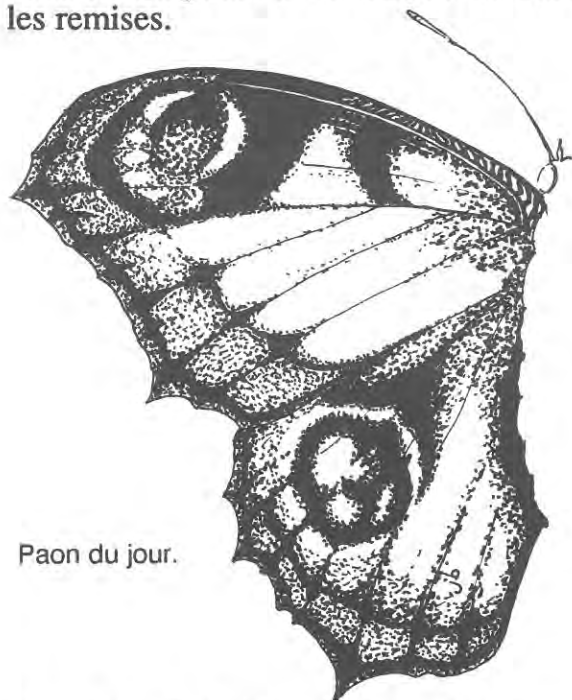
Dans le ballet incessant des multiples insectes qui se régaleront du nectar des fruits éclatés, il y a les représentants de deux superbes papillons diurnes: il s'agit d'extraordinaires voiliers faisant partie de la famille des vanesses: la gracieuse "Belle dame" appelée encore la "Vanessa des chardons"⁽¹⁾ et, surtout, le magnifique "Vulcain"⁽²⁾. Ce dernier ne

cesse de me surprendre, car malgré les défis du temps, il se présente toujours dans une impeccable robe noire marquée de superbes bandes rouges et de tâches blanches.

Ces papillons s'abreuvent du jus des fruits fermentés pour subvenir à leur besoin en eau et en sels minéraux. Ils en ont bien besoin, car bientôt ils vont migrer vers des cieux plus cléments. Grâce à ces réserves, certains d'entre eux migreront jusqu'en Afrique!

Outre ces deux hôtes, il y a encore d'autres représentants de la famille des nymphalidés qui viennent taquiner leurs cousins: çà et là, il y a la dernière génération de la familière "Petite tortue"⁽³⁾, du "Paon du jour"⁽⁴⁾ caractérisé par les "yeux de paons" dessinés sur le dessus de ses ailes, du

"Robert-le-diable"⁽⁵⁾ à l'énigmatique tache blanche en forme de C imprimée sous ses ailes postérieures. Tout trois, ils attendent les premiers froids avant de s'isoler pour hiberner. Plus tard, si tout va bien, j'en retrouverai quelques-uns dans cette situation, comme pétrifiés sous la charpente de la maison ou dans les remises.



Paon du jour.

Toute la grâce de ces elfes colorés me fait maintenant oublier la corvée des prunes. Pourtant, je ne suis pas encore au bout de mon émerveillement...

SURPRISE ET EMOTION!

Dans le balai féérique des nymphalidaes, voilà que vient subitement se mêler le rare "Morio"⁽⁶⁾.

Surprise?

Oui, parce que je n'aurais jamais imaginé rencontrer aussi tard dans l'année ce superbe vanesse. Emotion aussi, parce que c'est seulement la troisième fois que je rencontre⁽⁷⁾ ce trop rare papillon: la première fois, ce fut dans la vallée du Viroin, à Dourbes; la seconde dans le sud-ouest de la France, près de Bordeaux, à la Brède (le village où résidait le baron Charles de Montesquieu), sur les fruits mûrs

tombés d'un ... prunier! Tiens, tiens, dans les mêmes circonstances que cette troisième rencontre.

Rare? Oui, ce papillon est en voie de disparition, et, comme on le verra plus loin, on ne sait trop pourquoi.

Il faut donc y prendre garde, et c'est une des raisons pour lesquelles je vous en parle.

QUI EST-TU MORIO?

Le Morio est donc un papillon de jour (lépidoptère rhopalocère) qui porte le nom scientifique de *Nymphalis antiopa*. Ce lépidoptère se caractérise par une robe veloutée et colorée sur le dessus de brun-violet, avec une large bordure de couleur crème aux deux ailes.

Comme biotope, il fréquente les lisières ombragées, humides et fraîches, exposées au nord. En général, c'est lorsque les premiers rayons du soleil printanier se manifestent qu'on a le plus de chance de le rencontrer, alors qu'il s'abreuve de la sève d'un arbre blessé ou qu'il se chauffe au soleil. En effet, c'est à ce moment que, comme ses cousins, les Petites tortues, Paons du jour et Roberts-le-diable, il choisit de sortir de sa phase d'hibernation. Par contre, ce qu'il n'a pas de commun avec sa famille, c'est qu'il hiberne uniquement à l'état imaginal (sous forme de papillon), ce qui n'est pas le cas des autres qui hibernent aussi sous forme de chrysalide (de nymphe).

Aussi, les premiers vols printaniers du mâle sont consacrés à la recherche d'une partenaire pour assurer la reproduction de l'espèce. A ce point de vue, et comme ses proches parents tel le Vulcain et le Paon du jour, le Morio a un comportement sexuel assez curieux. En effet, si la parade a lieu la journée comme chez tous les papillons diurnes, l'accouplement, qui a lieu en mars, n'intervient qu'après la nuit tombée.

Mais où ont-ils donc été apprendre ces manières?

Une fois fécondée, la femelle recherche un arbre isolé pour pondre ses oeufs qui seront déposés en plusieurs vagues jusqu'à la mi-juin.

A ce point de vue, dame Morio est assez sélective. Voyez plutôt...

Si l'arbre choisi est un saule marsault, celui-ci ne dépassera pas 2 ou 3 mètres, tout simplement parce que son feuillage suffira à nourrir les quelque 200 chenilles qui devraient s'y développer. Par contre, si l'arbre choisi est un bouleau, celui-ci aura au moins 5 à 7 mètres, parce que son feuillage est plus clairsemé que le saule marsault...

Au bout d'une vingtaine de jours, les oeufs livrent les larves. Les jeunes chenilles tissent alors une toile commune sur laquelle elles se tiendront entre les prises de nourriture. Comme moyen de défense en cas de danger, elles dressent toutes la tête et en frappent simultanément leur toile soyeuse comme pour faire rouler un tambour...

Après environ 6 semaines, les chenilles s'éloignent de leur arbre hôte et cherchent isolément un endroit propice pour se nymphoser. Plus tard, après 3 à 4 semaines, le Morio subira sa dernière métamorphose pour libérer le superbe papillon qui se reproduira l'année suivante.

Ainsi, pour assurer la survie de son espèce, ce papillon devra vivre 10 ou 11 mois. Pour ces insectes, c'est un record de longévité, et cela explique peut-être que c'est aussi le seul papillon dont la couleur change avec l'âge: la bordure claire de l'aile, jaune crème au début, devient blanchâtre en vieillissant.

Vraiment curieux, non? C'est comme si leurs ailes pouvaient s'assimiler à nos cheveux...

On pourrait donc se demander pourquoi ce papillon est si rare alors que chaque femelle pond plusieurs fois plus de 200 oeufs livrant autant de chenilles?

Parmi les explications possible, il y a le fait d'un parasitisme extrêmement élevé des larves par des micro-hyménoptères qui déciment les colonies de chenilles ou les chrysalides. Par ailleurs, il y a aussi le fait de l'homme qui, sous prétexte de faire propre, massacre un peu trop les saules marsault à la gyro-broyeuse. En effet, on a constaté que les Morios fuyaient les paysages trop policés...

En cela, cette fois, il ne nous ressemble plus.

José Bette

(1) *Vanessa cardui* (la Belle-dame)

(2) *Vanessa atalanta* (le Vulcain)

(3) *Aglais urticae* (la Petite tortue)

(4) *Inachis io* (le Paon du jour)

(5) *Polygonia c-album* (le Robert-le-diable)

(6) *Nymphalis antiopa* (le Morio)

(7) Il y a quelques années, Marcel Bertrand en a rencontré un à Andoy, au bois de Jeumont.

A mon avis, un biotope favorable à son développement et où on pourrait le rencontrer au printemps doit être à la lisière nord des bois à Erpent, le long du ruisseau. A vérifier.

Les extraits relatifs à la vie du Morio sont inspirés du magnifique ouvrage allemand "*Aktion schmetterling: so können wir sie retten*" traduit en français par G.Ch. Luquet pour les éditions Duculot sous le titre "*Sauvons nos papillons*" (1988), Ed. Duculot, Paris-Gembloux.

Parmi les autres ouvrages intéressants qui ont été consultés, il y a:

Guide des papillons d'Europe (Rhopalocères), (1971) par L.G. Higgins et N.D. Riley, première édition française parue chez Delachaut et Niestlé, éditeurs, Neuchâtel (Suisse);

Les insectes d'Europe en couleurs, (1976) par M. Chinery, première édition française parue aux éditions Elsevier Sequoia, Paris-Bruxelles;

Insectes d'Europe occidentale, (1988) par M. Chinery, édition française parue aux éditions Arthaud, Paris. (Petit guide de terrain très pratique dans lequel plus de 2000 insectes sont illustrés en couleurs).



LUCIE PEETERS

Lucie. Lumière. Un grand sourire vient de nous quitter. Lucie est née en 1923 à Sart-Bernard, où un grand-père flamand et une grand-mère ardennaise lui avaient fondé une famille "belge", très unie, mais elle a grandi à l'ombre des nombreux vergers de la ferme de Maillenne (que ses parents ont repris quand elle avait trois ans).

Enfance heureuse, gaie, sans contrainte ...

L'adolescente est élève d'un accordéoniste local, Auguste Méan. Sa jeunesse, ce sont les privations de la guerre.

A la libération, Lucie rencontre Victor Hastir et le ménage, ainsi crée, s'installe à la ferme de la Perche. Elle devient donc, comme son grand-père l'avait été au niveau du pays, symbole d'unité au niveau du village.

Le couple a cinq enfants, dont un petit Louis qui s'éteint à l'âge de deux ans.

Lucie a eu une vie vraiment bien remplie, une vie de fermière, une vie de travail, dure, inconfor-

table, rendue plus difficile par la mort précoce de Victor, une vie simple mais généreuse.

Silhouette frêle, démarche incertaine, Lucie était discrète mais très présente, attentive aux besoins des autres, extrêmement accueillante. Elle s'émerveillait de tout. La limpidité de son regard était le reflet de la clarté de son âme.

Lucie. Lumière. Toute sa famille, tous ses amis conserveront la lumière de son sourire.

M.-A. CULOT



Au cortège de la libération, à Quinaux, en 1945. L'accordéoniste, à cheval, c'est Lucie Peeters.

Il ne nous est pas possible, dans cette modeste revue de suivre les aléas de la vie de tous les habitants du village. Vous n'y trouverez donc guère de faire-part de naissances, de décès ou de déménagements.

Alors pourquoi cet hommage à Lucie Peeters, au lendemain de sa mort? Simple-ment parce que Marie-Anne Culot en exprimant son émotion dessine un souvenir. Celui d'une femme simple et généreuse.

UN TROPHEE POUR LE FOOTBALL CLUB



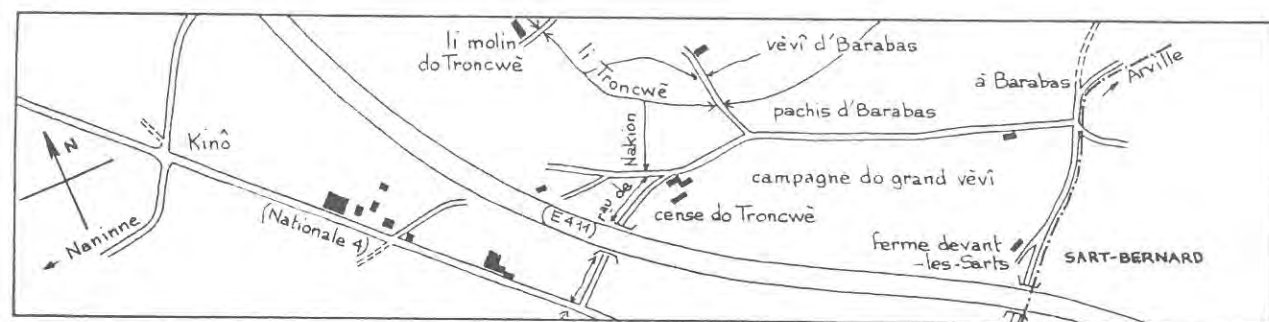
Cette photo concerne la saison 90-91.

Guy Thijs remet à Roger Bertrand, trésorier du football Club Andoy-Wierde, le trophée du Crédit Communal.

Le club est fier de ce trophée, assez représentatif de la valeur de l'ensemble des équipes (on additionne les classements de chaque équipe et on divise par le nombre d'équipes; le résultat obtenu représente donc la valeur moyenne du club). Andoy-Wierde s'est retrouvé le premier des douze clubs de sa division.

L'état-major est aussi très satisfait de la saison en cours; le club se maintient en bonne place sans transfert (ce qui est aussi un signe de bonne santé de la communauté sportive locale), et les scolaires sont en bonne voie d'être champion.

PONCE PILATE ET LES SORCIERES



A Barabas : vèvi et pachis d'Barabas

H6I6J6 (W)

La rue de Barabbas partait de la Nationale 4, à quelques centaines de mètres au sud du carrefour de Quinaux, et se dirigeait tout droit (ou presque) vers l'entrée sud-ouest de la propriété d'Arville, à la limite de Wierde et de Sart-Bernard.

Elle a été coupée, voici vingt ans, par la construction de l'autoroute. A l'endroit précis où passe celle-ci se trouvait une ferme : il n'en reste qu'une petite écurie, accessible par la rue de la Valériane.

Un nouveau tronçon de rue a été tracé, plus loin. Il passe sous l'autoroute, longe le ruisseau (ou le fossé?) du Naquion, et rejoint la rue de Barabbas à côté de la ferme du Tronquoy.

Le petit bout de la rue de Barabbas devenu impasse, entre la Nationale 4 et l'autoroute, est devenu, selon le plan officiel des rues établi par la Ville de Namur, la rue des Zinnias, tandis que, pour l'état civil, ses rares habitants sont toujours domiciliés rue de Barabbas! Au fait ... peut-être ignorent-ils qu'ils habitent rue des Zinnias?

Ce nom de "Barabbas" est celui d'un lieu-dit, situé tout à côté de l'entrée d'Arville, au bord du Tronquoy, le long du "vert chemin" : une "vète vøye" - elles sont nombreuses à Wierde! - dont nous reparlerons.

"BARABBAS!"

Pilate leur dit : "Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre?" Ils lui répondirent : "Barabbas!"

Ce bout de champ tout au bout de Wierde évoquerait-il le Barabbas de l'Évangile? Il n'en est rien!

L'endroit est désigné dans un cercle-menage, c'est-à-dire une action en bornage délimitant exactement la propriété foncière ainsi que l'étendue de la juridiction seigneuriale, établi par "Nicolas Cuvelier, conseiller et procureur général du Roi en son conseil provincial de Namur, et Estienne de la Perle, pri pour adjoint" à la demande de Madame Marie-Madeleine de Geloës, veuve de Godefroid de Mailen, seigneur de Mont et Arville.

"Le 4 août 1672, sommes estes conduit du cotté d'occident au grand chemin allant de Namur à Luxembourg, en un endroit où il y at eu cidevant un gibet planté, auquel at estée pendue une femme nomée Barbe Barrabas, par sentence rendue en la haulte Court d'Entre-Meuse et Arche, et auquel lieu aboutissent trois juridictions, savoir celle de la haulte Court de Namur, du cotté d'occident, celle du Sart-Bernard du cotté de midy, et celle de Mons Arville et les Sarts, du cotté de septentrion, ou avons fait planter la première borne".



Les sorcières ont transformé tant de princes en grenouilles... pourquoi faut-il embrasser tant de grenouilles avant de tomber sur un prince ?

L'abbé Blouard suppose que cette femme a été pendue pour délit de sorcellerie "encore que ce genre de crime entraîna le chatiment du bûcher". La potence était dressée à l'extrême limite du village : c'était l'usage courant; par contre le carcan ou pilori était érigé sur la place principale, devant l'église.

Sur les cartes actuelles, le lieu-dit Barabbas est entièrement situé sur la commune de Wierde. Barbe Barrabas aurait-elle dû être jugée par la "haulte Court de Namur", dont relevait Wierde, plutôt que par celle d'Entre-Meuse et Arche? Les lieux-dits ne se sont pas déplacés! Mais les limites des communes actuelles ne coïncident plus avec celles des anciennes seigneuries. La "Seigneurie de Mont et Arville" qui est aujourd'hui partagée entre les communes de Sart-Bernard, Faulx-les-Tombes et Mozet, englobait jadis une partie de l'actuelle commune de Wierde, notamment les exploitations agricoles de Maillène et de Montigny.

SORCIERES OU MAKRALLES

Les "tchamp des makralles", "pierre de

la sorcière", "terre al danse" évoquent les endroits où les sorcières célébraient le sabbat et exécutaient leurs danceries, pendant la nuit de la Chandeleur ou du Jeudi Saint, ou celle des Ames (le 2 novembre), selon les régions.

Les faits relevant de la sorcellerie, les lieux-dits et légendes rappelant les sorcières sont nombreux en Hesbaye et dans les Ardennes - le procès des sorcières de Sugny, en 1657, a déjà fait couler beaucoup d'encre! - mais plus rares dans le Condroz.

Notons que les agents du diable étaient le plus souvent des sorcières - et non des sorciers. Elles exerçaient généralement leurs méfaits à la croisée des chemins. C'est pour leur ôter l'envie de s'y attarder qu'on y planta nombre de croix, potales, chapelles. Si la croyance dans la sorcellerie peut s'expliquer par la crédulité et la naïveté, elle pourrait l'être aussi par le désarroi provoqué par les guerres de religion : c'est pendant ces périodes très troublées qu'apparaissent à la fois les sorcières et la chasse aux sorcières.

Rue de Barabbas. La ferme du Tronquoy.



On reprochait essentiellement aux sorcières des faits d'envoûtement et de "marage".

L'envoûtement consiste à piquer des aiguilles dans une petite poupée de cire représentant la victime, pour provoquer des douleurs aux endroits correspondants. A Mozet, au début de ce siècle, on racontait qu'une femme enfonçait des épingles dans une pelote pour "piquer le cœur de sa victime", l'enfant de sa voisine.

Le "marage" consiste à empêcher le "démarrage" d'un attelage. Seule la sorcière responsable du marage a le pouvoir de rompre le sortilège.

L'abbé Blouard rapporte ce fait qui lui a été conté par la veuve du charretier. Celui-ci voulait rentrer à la grange une charretée de foin; le chariot était attelé de trois chevaux; impossible d'avancer; un quatrième cheval renforça l'attelage, en vain; les roues pivotaient sur place. Une personne qui passait pour sorcière survint dans le champ; elle conseilla au conducteur de dételer les chevaux et de n'en laisser qu'un; le conseil fut suivi, et immédiatement, le chariot démarra!

Les moyens de dépister les sorcières sont nombreux. Si une vieille femme se présente chez vous, chevauchant un balai, accompagnée d'un chat noir - ou d'un bouc - il n'y a pas de doute, c'est une sorcière. Si une flamme bleue s'échappe de sa chemise, si elle a du poil sous la plante des pieds, méfiez-vous d'autant plus! Vous la chasserez en criant : "Va-t-en mauvaise bête
Je te casse la tête."

Si par contre, vous avez des doutes, présentez-lui un sou trempé dans l'eau bénite : il lui brûlera les doigts et elle le laissera tomber (mais vous pourrez le récupérer sans danger); ou posez sur la chaise où vous l'invitez à s'asseoir deux allumettes en croix : elle restera attachée à la chaise.

DES ETANGS AUX PATIS

Un document de 1737 fait état d'un "étang appelé Barabasse" près de la cense du Tronquoy. Notez la déformation de la terminaison ... sachez que le mot wallon "basse" signifie "mare,

étang" ... "Barabasse" aurait pu se traduire par "étang Bara" : on aurait oublié la sorcière! Cet étang Barabbas est l'un de ceux aménagés dans le but de constituer une réserve d'eau pour le moulin du Tronquoy : le débit du ruisseau ne suffisait pas à faire tourner le moulin toute l'année.

Ces étangs figurent encore sur les plans cadastraux de 1830. Ils feront l'objet d'un article détaillé dans un prochain Crespon.

Les étangs ont été asséchés, transformés en pâtures, puis en terres cultivées pour celui de Barabbas. Ceci explique qu'on situe au même endroit le "vèvi Barabbas" et le "pachis d'Barabbas". Le wallon "vèvi" (on trouve la forme "vivier" en français) signifie "étang", dérive du latin "vivarium" (vividus : vivant) : pièce d'eau dans laquelle on conserve le poisson vivant. Et "pachis" se traduit par "pâturage, prairie" et vient du latin "pascere" : paître (pastus : pâture, pâtis) en passant par "paschon" et "paison" que l'on rencontre fréquemment dans les textes anciens réglementant le droit de pâturage.

Les terres situées entre la rue de Barabbas et l'autoroute ont gardé le nom de "campagne do grand vèvi".

J. BLONDIAUX

SOURCES

Noël Merveille : "Toponymie des communes de Dave, Naninne et Wierde", mémoire, Université de Liège, 1961-1962.

Abbé René Blouard : "Mozet, histoire et archéologie", Namur, 1939 et "Mont-Sainte-Marie et Arville", Namur, 1952.

Jean Lefèvre : "Traditions de Wallonie", Verriers, 1977.

Willy Lassance : "Le Fantastique en Wallonie", bulletin de l'ASBL Ardennes et Gaume, 1974.

Des histoires de sorcières : A. Doppagne, W. Staquet, J.-L. Duvivier de Fortemps, E. Dantinne, A. Moxhet, F. Kiesel, J. Gérard, P. de Saint Hilaire, R. Muchembled ... etc... Cherchez, il en existe énormément!



UN SOLDAT ALLEMAND TUE A LA PERCHE

Sehr geehrte Familie Apel! 29. 7. 1940.

Ich habe die Pflicht Ihnen den Feldentod Ihres Sohnes Johannes mitzuteilen. Erst gestern Abend erhielten wir die Nachricht vom Sterben für Führer und Vaterland unseres Kameraden...

... Nehmen Sie, verehrte Familie Apel mein und meiner Kompanie tiefempfundenes Mitgefühl entgegen.
Heil Hitler!

geb. 1. I. 21
J.P.Nr. 03054
7 44 Panzer-Jäger E. 176t.

Der Heiß *
44 Obersturmführer

Cette lettre a été écrite par un officier allemand en mai 1940, en voici la traduction :

"Très honorée famille Apel, j'ai le devoir de vous faire part de la mort héroïque de votre fils Johann. Nous reçûmes seulement hier soir la nouvelle de la mort de notre camarade pour le Führer et la Patrie."

Cette lettre se termine par un vibrant "Heil Hitler". Elle émanait du commandant de compagnie de ce jeune soldat de dix-neuf ans. C'est donc sans ménagement que les familles allemandes étaient prévenues de la mort d'un des leurs. Cinquante ans sont passés depuis ces événements tragiques de mai 1940. Nous mesurons d'autant mieux la désinvolture des dirigeants nazis, qui n'hésitaient pas à envoyer au casse-pipe des jeunes

fanatisés par leurs soins pour leurs désirs de grandeur et de domination.

Mais qui était donc ce Johann Apel, dont il est question ci-dessus. Tout simplement, le soldat allemand de la 2^{ème} compagnie du régiment "Deutschland", stationnée à Erpent. Sa mission consistait en la reconnaissance du terrain, pour aider à la prise des forts de Namur. Son commandant envoya donc une patrouille de deux side-cars voir ce qui se passait au village d'Andoy. Mal leur en prit : les occupants du fortin 24 B (du côté d'Andoy, aujourd'hui disparu) n'hésitèrent pas et mitraillèrent les deux véhicules. Cet incident est relaté dans le rapport quotidien du commandant du fort d'Andoy, à la date du 19 mai, à 18h25, mais le commandant allemand donne la date du 21 mai. Cette divergence est compréhensible, l'officier allemand rend compte du fait seulement

dix jours après. Il mentionne un tué et un blessé grave. Sans doute, accaparé par les soucis de l'attaque du fort, cet homme n'a pas eu connaissance de la mort de son soldat.

Le village d'Andoy, vide de ses habitants, et des fantassins qui l'avaient occupé depuis presque un an, n'était plus qu'un village mort. Certains étaient partis pour un long périple à travers la France. D'autres avaient été plus heureux en limitant leur exode aux environs de Namur. Tel était le cas de Désiré Hastir et de sa famille, habitant la Perche. Dans l'attente de la fin des combats, Désiré se trouvait à Erpent. N'y tenant plus, il décide un jour de revenir chez lui inspecter les lieux. Il se faufile par les fossés, les haies et tout ce qui pouvait le soustraire à la vue, et arrive chez lui à la Perche. Il fait le tour de la maison et au pignon, butte sur un soldat allemand couché par terre. Il lui

remue prudemment la jambe mais s'aperçoit bien vite que c'était un cadavre. C'était donc Johann Apel. Jugez plutôt de sa peur! Il aurait pu être accusé de franc-tireur. Il retourna au plus vite à Erpent et n'en revint que lorsque les hostilités furent terminées. Lors de son retour définitif, ce soldat allemand avait été enterré le long du Vert Chemin à trente mètres du carrefour. Le commandant allemand situe exactement l'endroit dans sa lettre à la famille. Exhumé en 1943, ce soldat repose aujourd'hui au cimetière militaire allemand de Lommel en Campine.

Vous vous demandez sans doute comment nous avons eu connaissance de cet épisode. C'est tout simplement le frère de ce soldat, un homme de soixante-trois ans, habitant Coblenze, qui est venu à Andoy dernièrement. Après plus de cinquante ans, il a voulu connaître les circonstances qui ont entouré la mort de son frère. Il s'est

Fortin 24 B en 1941. Réfection de la piste cyclable avec baraquement pour les ouvriers. Ce fortin a disparu pour l'élargissement de la Nationale 4.

Photo A. DELVAUX



adressé à Joseph Beckers et, à nous deux, nous avons pu reconstituer la chronologie de ces événements. Ce monsieur nous a adressé la photo de la tombe de son frère à Andoy. Remarquez l'aigle allemand, perché sur la croix gammée, dessinée en cailloux blancs, et qui orne la tombe de Johann Apel.

M. BERTRAND



Tombe de Johann Apel prise par son cousin, en occupation en Belgique à 30 mètres du carrefour de la Perche vers Naninne (1941). Mais les anciens d'Andoy ne reconnaissent pas cette tombe!

LE TRONQUOY ET SA CUVÉE

Le Tronquoy prend sa source Sur les Sarts, hameau de Sart-Bernard inclus dans le domaine d'Arville. Il traverse Wierde, coulant d'abord vers le nord-ouest puis vers le nord-est. Il arrose ensuite Mozet, où il se jette dans le Samson, au pied du château de Goyet.

LE GORBAY?

Notre ruisseau est tout simplement nommé "le Rieu" dans le testament d'Arnold V de Mozet en 1478 et "rieu de Basseille" dans l'acte établissant l'étendue de la dime de Mont-Sainte-Marie en 1639.

Cependant, il s'appelait autrefois "le Gorbay" ou le Gorbais et l'on trouve aussi, sur d'anciennes cartes, Corbois et Gerbay. Ce nom apparaît pour la première fois sous la forme latinisée "Gorbia" dans un document de 875 concernant Basseilles : "in pago Condros-trinse, in villa Bacilla super Gorbia". Gorbia serait une déformation de Gro-

bia, formé du germanique "grōb" ou "graban" (creuser) et du francique "baki" : grōba, graba, signifie fosse, fossé, canal (on retrouve cette racine dans l'allemand moderne : grube, graben); baki signifie ruisseau (et a évolué dans les langues germaniques en -beek, -bach, et en français en -bais : Thorembais, Molenbaix, etc ...). Le "rieu de Gorbay" est cité dans diverses chartes de l'abbaye de Grandpré, notamment au 15^{ème} siècle.

Les archives communales de Mozet mentionnent, en 1828, un "bwès Gorbais", vraisemblablement attenant au ruisseau.

OU LE TRONQUOY?

Le "Tronkoy" est cité en 1426 dans un document du grand hôpital de Namur, où il est question d'un "bon bonier joindant aus terrez du Tronkoy"; (le grand hôpital possédait des terres à Basseilles et à Wez).

En passant, le ruisseau a laissé son

nom à la ferme (cinse do Troncwè) et au moulin (molin do Troncwè), anciennes propriétés de l'abbaye de Grandpré, ainsi que, à son confluent avec le Samson, à un pré : le pachis de Troncwè (*). A moins que ce ne soit ce pré - ou un autre - qui ait donné son nom au ruisseau? Tronquoy dérive du latin "truncus" : tronc d'arbre (de tron-

care : couper, abattre). "Tronquoy" a peut-être d'abord nommé un endroit, en bordure du ruisseau, où gisaient des troncs d'arbres abattus, avant de désigner le ruisseau lui-même.

Au temps où le Tronquoy s'appelait le Gorbay, il ne se jetait pas dans le Samson, mais dans le "rieu de Hoyoul"! A l'origine le Samson aurait été le "Huy" dont "Hoyoul" est une sorte de diminutif. Il y a tout juste deux cents ans, Gaillot écrivait : "Ce ruisseau est si fort que dans l'espace d'une lieue (de Faulx à Goyet-Mozet), il fait tourner plusieurs moulins à farine, d'autres moulins à tirer le fil d'archal (**), à battre le cuivre, à laminer le plomb, à polir le marbre et la pierre, à platiner le fer, et cinq ou six forges". L'activité s'est bien ralentie, dans la vallée du Samson!

LE COURS DU TRONQUOY

Dans son cours supérieur, le Tronquoy reçoit deux petits affluents venant du village de Sart-Bernard : le ruisseau du Bois d'Ausse et le ruisseau du Sau (en wallon sau ou sò : saule); puis le Naquion, près de la ferme du Tronquoy, autrefois appelé Beugnon ou Bougnon, qui prend sa source dans le bois de Naquion (partie du bois s'étendant entre les villages de Sart-Bernard et Naninne). Le lieu-dit le Bougnon existe toujours, à Naninne, entre le chemin de Cotibeu et le bois de Naquion.

Un petit ruisseau anonyme naît près de la ferme de Maillène et rejoint le Tronquoy au "pachis d'Barabbas".

Les cartes hydrographiques mentionnent encore le "rau n°3003" et le "rau n°3004" - ce n'est guère poétique! - qui ne coulent dans les prairies wierdoises que lorsqu'il a plu suffisamment ...

Le Crespon, longeant les bois de Jeumont et d'Her, se jette dans le Tronquoy en amont du pont de Basseilles. Notons que le lieu-dit "Acrepon" se situe bien plus au nord, le long du chemin qui relie Basseilles à l'ancien chemin de Namur à Mozet.

A Mozet, le Tronquoy reçoit un petit affluent dit "le Ruisselet", autrefois appelé le Wanet ou le Lupsin, qui naît dans les bois des Comognes et s'y perd en partie dans un "abîme".



Le long du Tronquoy à hauteur de la ferme du Moulin.

Photo Géo DONNET

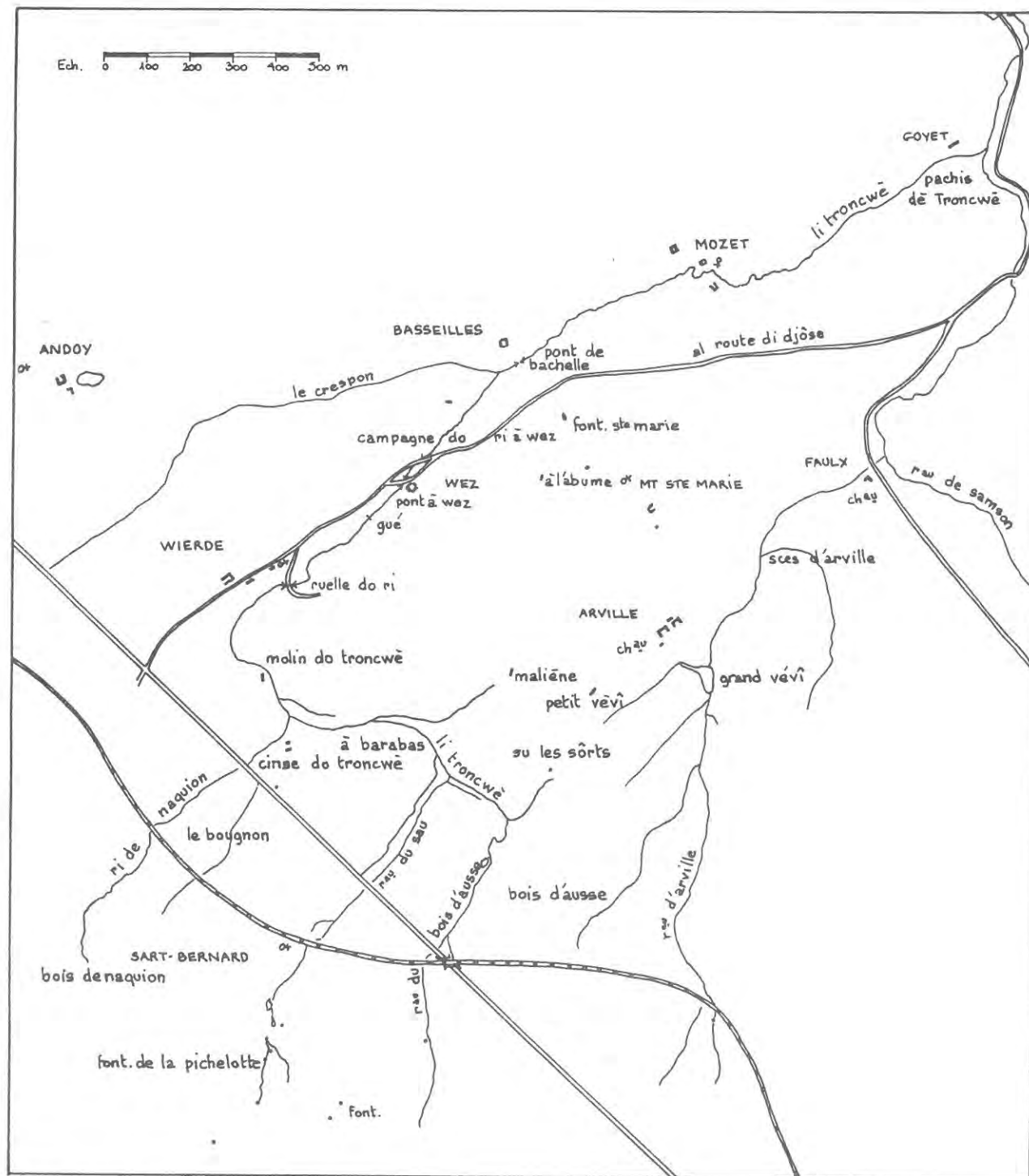
LES POISSONS DU TRONQUOY

Epinochettes et poissons-chats? Dans les eaux du Tronquoy - du moins entre le gue du chemin de Gesves et le pont de Wez - on pêche aussi des vandoises. La vandoise est un poisson de 15 à 25 cm de long, à dos brun verdâtre, ventre argenté et nageoires orange.

Signalons que, durant l'hiver, cette partie du Tronquoy est fréquentée par un martin-pêcheur, et qu'on y a repéré, occasionnellement, une écrevisse.

(*) : pour "pachis" voir l'explication donnée pour le lieu-dit "Barabbas".

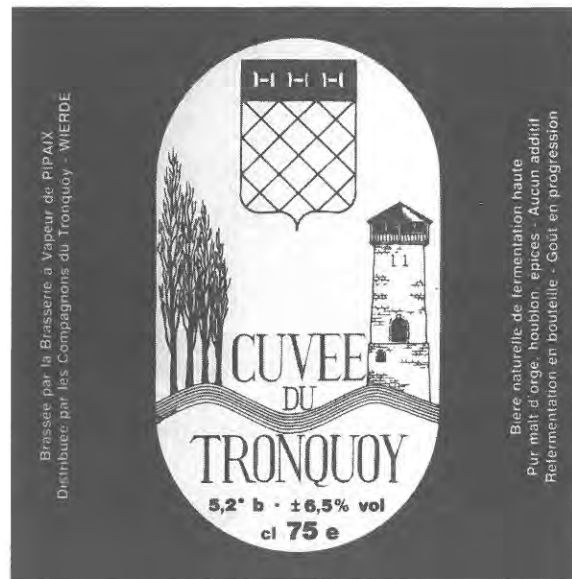
(**) : le fil d'archal n'est pas produit par une variété d'araignée : il s'agit de l'ancien nom du fil de laiton.



Li Troncwè

D'AUTRES "TRONQUOY"

Il existe des lieux-dits ou hameaux : Tronquoi à Ways, Tronquoy à Longlier, Tronquoy à Cortil Wodon. et un prestigieux "Château du Tronquoy" dans le bordelais (un grand cru de Saint-Estèphe, Haut-Médoc).



LA BIÈRE DU TRONQUOY

Les Compagnons du Tronquoy se réunissent régulièrement pour mitonner les petites fêtes wierdoises qui se succèdent au fil des saisons : la marche d'hiver, le feu de la Saint Jean, le dîner d'octobre, la fête de Saint Nicolas. Ces réunions et ces fêtes se déroulent, évidemment, autour de bouteilles de Cuvée du Tronquoy.

L'histoire ne dit pas si l'eau du Tronquoy servit jadis à la fabrication de bière, mais elle rappelle que la vente de bière fut une préoccupation essentielle des villageois. Les procès-verbaux des plaids généraux (*) des cours de justice de Mont et de Mozet en témoignent : "Le 10 de janvier 1616, les plaids généraux de la cour de Mont ont esté admiz au château d'Arville; ayant esté interdit, de la part de la dame desdits lieux d'Arville et Mont, aux vendeurs de

bière et cabaretier de n'en vendre n'y débitez avant l'appréciation préalable faite par ceux de la ditte court, le tout apaine d'amende."

Le 16 octobre 1682, la cour de Mozet rappelle "de ne vendre cervoise audit lieu de Mozet sans la permission de Messire François de Corswaren, chevalier de l'ordre de Callatravie, seigneur de ce lieu, et qu'y celle soit apprétée par ceux de la justice, non plus qu'après les neuf heures du soir, et pendant les offices divins". Elle précise ensuite qu' "at esté ordonné à Jean Lambotte et Martin Gérard, manans dudit Mozet, d'apporter de la bière afin qu'y celle soit apprétée par cette court, qu'y l'at taxé à sept liards le pot, défendans de la vendre davantage à peine d'amende". Cette interdiction de vendre la bière sans autorisation du seigneur et appréciation de la cour de justice semble, d'après d'autres documents, assez répandue. Aujourd'hui, ce sont les Compagnons du Tronquoy qui ont goûté et apprécié la Cuvée du Tronquoy. Ils autorisent et encouragent sa vente (au prix de 100 F la bouteille) et sa dégustation sur les rives du Tronquoy et du Crespon (**).

J. BLONDIAUX

SOURCES :

R. BLOUARD : "Mozet, histoire et archéologie", Namur, 1939 et "Mont-Sainte-Marie et Arville", Namur, 1952.

Cartes IGN 47/8 et 48/5.

(*) : les plaids généraux sont les réunions spéciales de la cour de justice auxquelles étaient convoqués tous les chefs de famille de la seigneurie. Ils se tenaient trois fois l'an (aux Rois, à Pâques et à la Saint-Rémy); on y traitait de l'administration générale de la seigneurie.

(**) : pour renseignements et commandes : Philippe Pirlot : ☎ 40.12.53; Benoît Vander Elst : ☎ : 40.17.61.

OPTIK + FUNKTION OSTERFLUS • AMANA CONSTRUCTA • UNIC DESIGN

LA CUISINE PARFAITE S'ACHÈTE AUX CUISINES DESMET sprl

RUE PIET PAUCHET, 10, NAMUR ☎ 081 / 22 45 45



PLACARDS
TABLES ET CHAISES

MAPE MARTIN MEUBLES
CUISINES ET SALLES
DE BAIN



TECSON • SMEG • BLANCO • DE DIETRICH

ALLIA • FLIP • KUPERBUSH • LIEBHERR

NOVY • NEFF • KWC • FISHER PAYKEL • MAPE • CUISINE MARTIN • FRI FRI



Chaussée de Marche 90
5141 WIERDE
☎ (081) 40 11 24

Electricité Générale

s. a. EMAN

Chaussée de Marche 941

5100 WIERDE

☎ (081) 40 01 00 - 40 00 10

DETECTION VOL - INCENDIE

Location camion-grue - Elévateur 18 m.

LE



DANS NOTRE REGION C'EST AUSSI

Jean-Luc LAMBOTTE et Cie scs

Rue de Nanvoie, 2 Chée de Louvain, 367
5100 ANDOY-WIERDE 5004 BOUGE
☎ (081) 40 03 22 ☎ (081) 21 10 05

TOUTES OPERATIONS BANCAIRES A L'AGENCE OU A VOTRE DOMICILE :

PLACEMENTS - FINANCEMENTS - ASSURANCES - DEVICES ETRANGERES - OPERATIONS EN BOURSE - PRETS HYPOTHECAIRES - LIVRETS D'EPARGNE - PAIEMENTS DE TOUS COUPONS - A BOUGE : SALLE DE COFFRE - BANCONTACT

Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS

AGENTS AGREES

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE
ET DE L'OCCH

TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS
A VOTRE DOMICILE
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41
Avenue des Cytises, 9
5100 ANDOY-WIERDE



S. C. Robert HASTIR

Rue du Vieux Fermier, 25
5100 ANDOY-WIERDE
☎ (081) 40 00 30

Pulvérisation
Nettoyage de citernes à eau et à mazout
Gaz butane et propane
Débouchage de canalisations et drains
Toutes les applications d'eau par haute
pression - Vidanges de fosses septiques

LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE
(gros oeuvre, maçonnerie décorative)
TRANSFORMATIONS
BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY
☎ : (081) 40 10 96

R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée

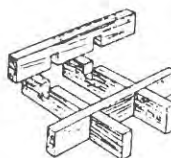


assureur-conseil
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15
5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77

POUR TOUS VOS TRAVAUX
DE MENUISERIE :

REPARATIONS ;
RESTAURATION DE MOBILIERS ANCIENS ;
COPIE DE MEUBLES D'EPOQUE OU
CONTEMPORAINS ;



Pierre DISPAUX

ENTREPRENEUR DE MENUISERIE
PLUS DE 30 ANNEES D'EXPERIENCE

LE SOIR ET WE.

RUE GAILLOT, 18 R. des BALAIRES, 123
5000 NAMUR 5100 ANDOY-WIERDE
☎ (081) 22 11 69 ☎ (081) 40 02 24